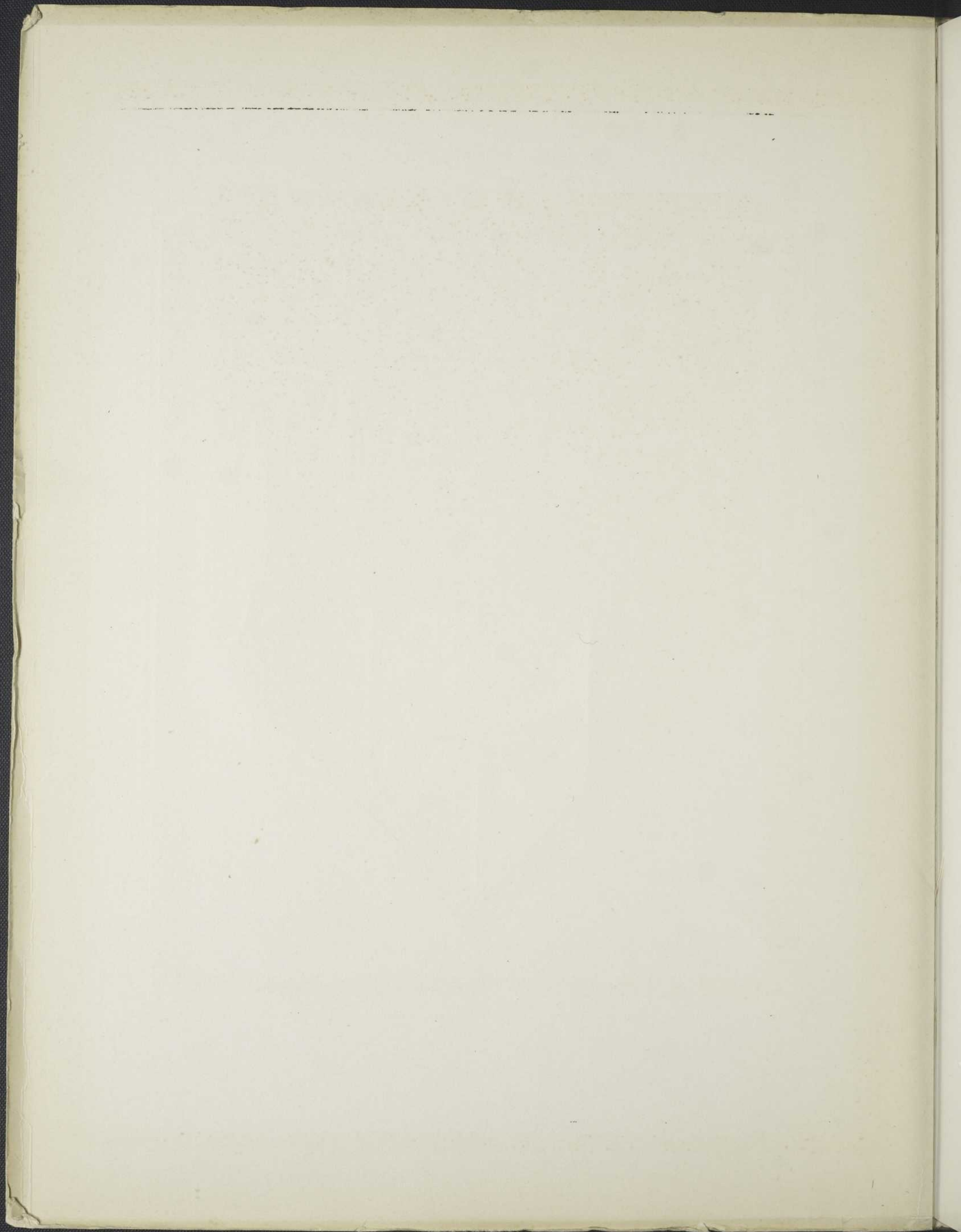


PER  
R-382  
EX. 2  
15

REVUE  
DOMINICAINE





COLLEGE OF THE BISHOP OF QUEBEC  
1884

1884

J. S. Russell  
1884

1884

1884

1884

1884

1884

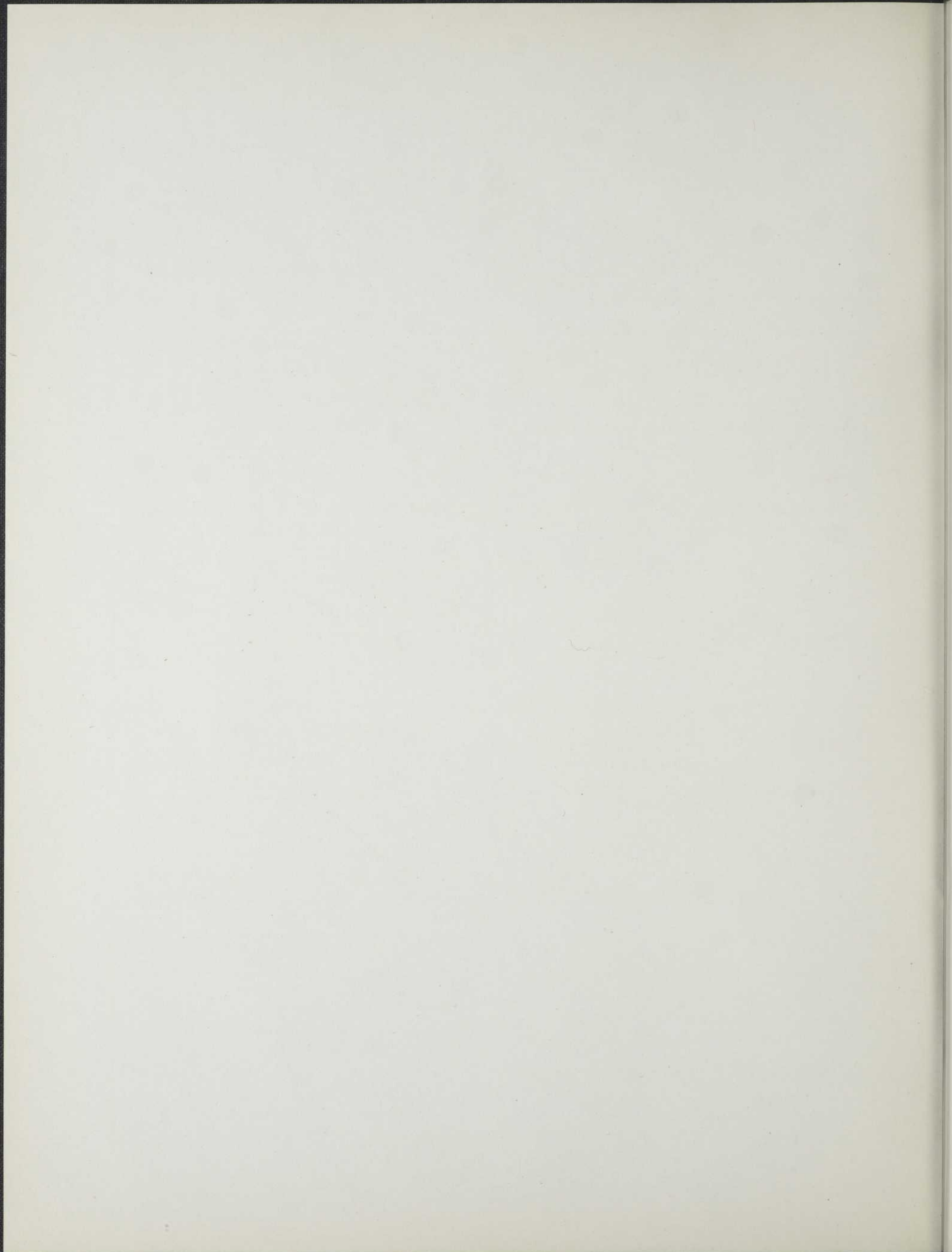
1884

1884

1884

1884

1884



# ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Lanquetier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1<sup>o</sup> COURS RÉGULIERS:

(A) TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

(B) DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL



PROSPECTUS sur DEMANDE

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2<sup>o</sup> COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3<sup>o</sup> COURS DE SOIRS

. COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

## BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,  
Pavages, Trottoirs, etc.

J. IGN. BILODEAU

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

## J. S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles  
et de Rembourage  
Carrosserie endommagée  
et débassage de tous genres.

Spécialité:—  
Peinture Duco Dupont  
Vitrage des Chars  
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.

Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories  
Canada Ltd., Canadian Cork Co., Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992

13, rue d'Aiguillon

Québec, P. Q.

AUX COMMUNAUTÉS ET MEMBRES DU CLERGÉ

Demandez-nous un échantillon gratuit de notre Delecto liquide.  
C'est un substitut du sucre, et peut avantageusement le  
remplacer dans la préparation des aliments où il est requis.

J. E. LAVOIE ENRG.

TÉL. 3-2475

251, ST-JOSEPH, QUÉBEC

ARMAND MATHIEU (Tél. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (Tél. 9898)

## MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, QUÉBEC, P.Q. tél. 2-2240

TÉL. 3-0194

ANTONIO TRUDEL

ASSURANCES GÉNÉRALES

VIE - FEU - VOL — AUTOMOBILES - ACCIDENTS

70, RUE FRASER

QUÉBEC

## CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.  
Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes  
et Enfants, Brassières, Corsets, Supports  
Orthopédiques, Maternité, etc.

Démonstration gratuite à domicile

Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER

SPÉCIALISTE EN CORSETTERIE MÉDICALE

75, ST-JEAN

TÉL. 2-7553

QUÉBEC

Spécialité: Ceintures chirurgicales

TÉL. 4-2772

## CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité  
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 4IÈME RUE  
LIMOILOU — QUÉBEC

## CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES  
ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

## O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité  
Ventilation — Air climatisé

Gérant: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN

Tél. 2-1239

QUÉBEC

Tél. 6642

## ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE

QUÉBEC

MESSIEURS,

La ceinture Spencer éloigne la fatigue, soulage les maux de dos dus à une entorse, à un effort excessif, au mauvais maintien.

•  
HERNIE — SURMENAGE  
FAIBLESSE DORSALE  
ETC., ETC.

# CORSETS SPENCER

DESSIN CRÉÉ SPÉCIALEMENT POUR VOUS

**M.-JEANNE MORIN**  
GÉRANTE DU DISTRICT DE QUÉBEC

TÉL. 2-2287

8, DE LA FABRIQUE, QUÉBEC

MESDAMES,

•  
Demandez toujours un corset Spencer. Spécialement dans les cas de maternité.  
•

TÉL. 6070

## Arthur Cloutier et Fils Enrg.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES  
DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS

#

252, D'AIGUILLON

QUÉBEC

Gardienne fidèle des épargnes en temps de paix, la Banque assume une double mission en temps de guerre : elle concourt à la sécurité financière du pays et elle protège l'avenir de chacun de ses déposants.

# LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS

TELEPHONER A BE 3984

**La Photogravure Nationale Limitée**  
202 QUÉBEC, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY - MONTRÉAL

**COURS PRIVÉS**  
**Prof. J.-L. ARBIQUE, B. A.**  
Cours complets : classique, commercial  
Préparation spéciale des examens collégiaux — Deux cours par jour : avant-midi et après-midi — JOUR ET SOIR  
Etudes surveillées, 4567, rue St-Denis — Montréal

Compliments de

## DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs

245, avenue McDOUGALL

Outremont, P. Q.

Tél. CRescent 4183

•  
SPÉCIALITÉ :  
Pains et Gâteaux de fantaisie  
•

## BOULANGERIE C. LANGEVIN

1003, AVENUE EGAN — TÉL. : YOrk 6863

VERDUN

•  
Essayez-les, vous aurez entière satisfaction  
•



tél. CR. 9957

6206, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

## LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:  
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE - RHUMATISME.



Tél.  
Fitzroy  
8 5 8 5

COLLES DE TOUTES SORTES  
*En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide*

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5 5 6 5  
Chemin de la  
Côte St-Paul  
Montréal

# LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Redacteur en chef: Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO  
ABONNEMENTS PAR LA POSTE  
EDITION QUOTIDIENNE

CANADA ..... \$6.00  
(Sauf Montréal et banlieue)  
E. Unis et Empire Britannique 8.00  
UNION POSTALE ..... 10.00

**EUGÈNE CÔTÉ**  
PRÉSIDENT  
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturier  
de chaussures

S-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.  
7 à 8 - P.M.

Dir P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:

MALADIE/ CHRONIQUE/  
CANCER, TUBERCULOSE,  
ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FA.1895  
900 est./herbrooke

La sauvegarde de la famille

L'économie est l'art d'ordonner ses dépenses. Sans la pratique de cette vertu sociale, la famille ne connaît aucune sécurité, elle est vouée, tôt ou tard, à la ruine.

Protégez votre foyer, préparez l'avenir des vôtres, assurez-vous une vieillesse heureuse et digne en vous constituant petit à petit les réserves nécessaires.

Prenez dès aujourd'hui l'habitude de l'épargne.

Banque Canadienne Nationale  
S-Hyacinthe, P. Q.

TÉL.  
FRONTENAC  
3186\*



2565  
CHAMBLY  
MONTREAL



SUCCURSALE À OTTAWA  
SUITE 406-18, RIDEAU  
TÉL.: 2-9872

QUÉBEC: 104 ST-JEAN  
SUITE 10 TÉL. 7881

SPÉCIALITÉS:

OUVRAGES D'ÉGLISES,  
COUVENTS, ÉCOLES,  
ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512  
961A, RUE ST-ROCH,  
MONTREAL

TÉL.  
2-9411

**KELLY ET LEDUC**  
FERRONNERIE

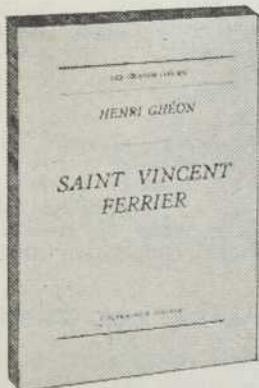
67, rue  
WELLINGTON  
HULL, P.Q.

## marcel martel enrg.

couturier pour dames

1519, rue Mackay, Montréal

Tél. Lancaster 3568\*



HENRI GHÉON  
présente

### Saint Vincent Ferrier

Ghéon ne s'éloigne pas de notre temps en nous présentant saint Vincent Ferrier qui prêche la pénitence à un monde puéril et troublé.

Un volume de 200 pages — Prix : \$1.00

## Bonnes adresses à consulter

- ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :**  
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,  
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal
- ACCESSOIRES ET AMEUBLEMENT DE BUREAU :**  
Laliberté, G., 124, Durocher, Tél. 3-3430 .... Québec
- AMEUBLEMENTS :**  
Dupont, A. L. Ltée, 4020 est, Ste-Catherine, FR. 0828, Montréal
- AMEUBLEMENTS, LESSIVEUSES, RADIOS, ETC. :**  
Viau, H. O., 4270, ouest, St-Jacques, Tél. WE. 2142 .... Montréal
- ARCHITECTES :**  
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec  
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal
- ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MT.**  
Ludger Lemieux — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.  
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.
- ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :**  
Bélangier et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec  
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 .... Québec
- ARTICLES DE SPORT :**  
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec
- ASCENSEURS :**  
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec
- ASSURANCES GÉNÉRALES :**  
Tougas, Aimé, 500, Place d'Armes, Tél. BELAIR 2041, Montréal
- ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :**  
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 .... Québec
- ASSURANCE SUR LA VIE :**  
La Solidarité, 126, St-Pierre .... Québec
- AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :**  
Drolet, A., Ltée, 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 .... Québec
- AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-CARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES :**  
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946
- AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :**  
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 .... Québec  
Gagnon, J.-E., Enrg., 65, Charest, Tél. 4-2500 .... Québec
- AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :**  
Racine, J. R. Inc., 27, Arago, Tél. 2-2019 .... Québec
- AVOCATS :**  
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 .... Québec  
Boyer, Auguste, 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 .... Montréal  
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont  
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.
- BANQUES :**  
La Banque Provinciale du Canada,  
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal
- BEURRE D'ÉRABLE :**  
Cie Nationale de Beurre d'Erable Inc.,  
51 ouest, Laurier, Tél. DOLLARD 2433, Montréal
- BISCUITS ET GÂTEAUX :**  
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.
- BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :**  
Côté, Valère Inc., 187-1ère avenue, Tél. 4-4491 .... Québec
- BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :**  
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.
- BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :**  
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun
- BONBONS EN GROS :**  
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, prop.  
83, Sault-au-Matelot, Tél. 4-1167, Québec
- BOUCHERS, ÉPICIER, QUÉBEC MARINE GROCERS :**  
Massé, Philippe, 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505 .... Québec  
Swift Canadian Co. Ltd., 153, St-Roch, Tél. 4-2461 .... Québec
- BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :**  
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec
- BUANDERIES :**  
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal
- CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :**  
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal
- CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :**  
Madden et Fils Ltée, 3 boul. Charest, Tél. 4-3578 .... Québec  
The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec  
Syndicat National du Combustible Inc.,  
67, Buade, Tél. 7111, Québec
- CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :**  
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal
- CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :**  
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal
- COLLÈGE BILINGUE COMMERCIAL :**  
O'Sullivan Bilingual College, 132, St-Jean, Tél. 3-5505, Québec
- COLLÈGE VERSAILLES :**  
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal
- COMPLIMENTS :**  
Compliments d'un ami : C. N. E.  
Compliments d'un ami : J. E. S.  
J. P. Laberge Enrg.  
Un ami de la Revue.  
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.  
W. A. Baker, Palais de Justice .... Montréal
- CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :**  
Tétrault Frères, 1200, av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun
- CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :**  
Mademoiselle Enrg., 89, Cartier, Tél. 5522 .... Québec  
Salon Élégant, 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543 .... Québec
- COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :**  
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 .... Québec
- COURS PAR CORRESPONDANCE :**  
International Correspondance Schools Canadian Ltd.,  
115, St-Jean, Tél. 2-5905, Québec
- COURTIERS D'OBLIGATIONS :**  
Frs Letarte, Prés., L.-A. Pedneault, Vice-Prés.  
La Corporation de Prêts de Québec,  
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec
- COURTIERS EN ÉPICERIES :**  
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... Montréal
- COUVREURS :**  
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 .... Québec
- CRÈME GLACÉE :**  
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 .... Québec
- DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :**  
Bouchard, J. & Fils, 54-5e rue, Tél. 4-1113 .... Québec
- DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :**  
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Épée, Tél. DO. 2950 .... Montréal  
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec
- DRIVE YOURSELF :**  
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 .... Québec
- EAU DE JAVELLE :**  
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou), 4-2661, Québec
- ÉLECTRICIENS, MOTEURS, GÉNÉRATEURS ET RÉPARATIONS :**  
Guay & Frère Enr., 7, de la Salle, Tél. 4-1811 .... Québec
- ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :**  
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 6179 .... Québec  
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec  
Michaud & Simard, 460, Arago, Tél. 5244 .... Québec  
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 .... Québec
- ÉPICIER-BOUCHERS :**  
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.
- ÉPICIER EN GROS :**  
D'Aoust, P. Ltée, 11, York .... Ottawa, Ont.  
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal  
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec
- ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :**  
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal
- FARINE, ENGRAIS, GRAINS, FOIN, BOIS, CHARBON :**  
Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

## Bonnes adresses à consulter

### FERRONNERIE D'ART :

Les Frères Lebrun, 456, Niverville .... Trois-Rivières

### FOURRURES :

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.  
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec  
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.  
Fourrures de Luxe, 7, Ste-Ursule, Tél. 4-0864 .... Québec  
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... Québec  
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec  
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 .... Québec  
Zicat, Laurent, 579, St-Jean, Tél. 9627 .... Québec

### FRUITS ET LÉGUMES :

Leblanc, A., 93, St-André, Tél. 2-3981 .... Québec

### GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :

Frenette & Fils Enrg., 176, St-Pierre, Tél. 2-8070 .... Québec

### GRAVURES (IMAGES ET CARTES GRAVÉES) EMBOSSEMENT :

Fréchette, Louis, 46, Côte de la Montagne, Tél. 2-7775, Québec

### HABITS ET MERCERIES :

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

### HUILE À BRÛLEURS :

Trudelle Petroleum Enrg., 195, Franklin, Tél. 3-1352 .... Québec

### IMMEUBLES :

Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 3-5322 .... Québec

### IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :

Paquet, Geo., 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 .... Québec

### IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

### IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :

Imprimerie Bégin Enrg., 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

### INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

### LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.

Fabricant des « Antalgines » contre les Maux de Tête.

### LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.  
Coopérative Lait et Crème, 4101 est, N.-Dame, AM. 2171, Mtl.  
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal  
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

### LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :

Librairie J. A. Parent, 310 1/2, St-Joseph, Tél. 5630 .... Québec

### LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

### LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. EL. 4677 .... Montréal  
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... Ottawa

### LIQUEURS DOUCES :

Fortier, Elzéar Ltée, 115, St-Dominique, Tél. 2-3891 .... Québec

### MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec  
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... Québec  
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal  
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 .... Québec  
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 .... Hull, P. Q.  
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 .... Québec

### MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :

Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

### MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P.Q.

### MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS :

Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

### MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :

Bourque, A., 262 est, St-Paul, Tél. HARbour 7630 .... Montréal

### MARCHANDS TAILLEURS :

Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 .... Montréal

### MATELAS, SOMMIERS, ETC. :

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 .... Québec

### MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

### MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.  
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 .... Montréal  
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.  
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec

### MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HARbour 0630 .... Montréal

### MEUBLES, DIVANS, STUDIOS, MATELAS À RESSORTS, PRÉLARTS :

Vézina & Filion Enrg., 227 — 3e avenue, Tél. 4-2300 .... Québec

### NETTOYEURS ET TEINTURIERS :

Breton, J.-H., 2461, des Carrières, Tél. CR. 4168 .... Montréal

### NOTAIRES :

Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal  
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 .... Verdun

### NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest Notre-Dame,  
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

### OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.  
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

### OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 .... St-Hyacinthe  
Lemire, André, 4226, St-Denis, Tél. HARbour 8856 .... Montréal

### PÂTISSERIE, MME ALPH. MALOUIN, PROP. :

La Pâtisserie Enrg., 34 1/2, Victoria, Tél. 3-0901 .... Québec

### PHARMACIENS :

Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal  
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 .... Québec  
Pharmacie Canadienne, Mme L. Lippens, propr.,  
1661 ouest, Notre-Dame, Tél. WI. 1771, Montréal

### PHARMACIENS EN GROS :

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 .... Ottawa, Ont.

### PHOTOGRAPHES :

Edwards, W. B., 259, St-Jean, Tél. 2-7595 .... Québec  
Studio Bell, 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 .... Québec

### PIERRE :

Carrière Gravel Ltée, 282, St-Paul, Tél. 2-4122 .... Québec

### PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :

Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 .... Québec  
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 .... Québec  
Morin Enrg., J. B., 14, rue Champlain, Tél. 2-5548 .... Québec

### PLOMBIERS — OUVRAGE DE MARINE :

Morin, L.-P., 31, Sault-au-Matelot, Tél. 4-3617 .... Québec

### PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :

Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

### PRODUITS PHARMACEUTIQUES :

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

### PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :

Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700 .... Québec

### PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec

### QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec  
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594 .... Québec

### QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :

Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.  
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal

### RESTAURANTS :

Le Roi du Chien Chaud Enrg.,  
1478 est, Sainte-Catherine, Tél. AM. 6969, Montréal

### TERRA COTTA :

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

### TRANSPORTS :

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

### VALEURS DE PLACEMENT :

Dubé, Oscar & Cie Inc.,  
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec  
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,  
Tél. HA. 5168, Montréal

### VIANDES EN GROS (FRAÎCHES ET FUMÉES) :

Marché de Québec Enrg., 26-28, 1ère rue, Tél. 2-2016 .... Québec

### VIOLON (COURS THÉORIQUES) :

Talbot, J. Robert, 255, Fraser, Tél. 5244 .... Québec

# Sommaire

Mars 1944

---

TH.-ANDRÉ AUDET, O. P. : *Souffrance et bonheur du théologien*

« Je lis la vie du saint et du docteur à son achèvement, ravi devant son crucifix. « Tu as bien écrit de moi, Thomas. Quelle récompense attends-tu ? » — « Nulle autre que vous, Seigneur ». C'est la réponse du théologien, peut-être tenté de brûler ses œuvres, mais qui n'abandonne pas son objet ».

M.-A. LAMARCHE, O. P. : *La manne sacrée de nos dogmes*

« L'essentiel est de découvrir dans nos dogmes cette manne secrète qui soutient l'Eglise en marche et la mène plus loin que celle qui tombait sur les camps d'Israël en fuite ».

G.-H. LÉVESQUE, O. P. : *Le bon serviteur*

« L'argent est fait pour servir. Retenu dans son rôle de serviteur, il peut accomplir, grâce à nous, de grandes choses, mais à condition que nous soyons assez *grands seigneurs* pour nous conduire à son égard, comme Dieu se conduit à l'égard de sa création ».

ROGER DUHAMEL : *La culture intellectuelle et les professions libérales*

« Trop d'entre nos professionnels s'imaginent que la fin de la culture consiste à citer à plus ou moins bon escient quelques phrases latines empruntées aux pages roses du petit Larousse ! »

REX DESMARCHAIS : *Les colonialismes nécessaires*

« Nous sommes coloniaux. Prenons cette assertion pour la vérité. Et puis, après ? Est-ce pour nous le pire des maux ? Nous pourrions, je crois, en éprouver un plus funeste : celui d'être libres. Paradoxe ? En apparence seulement ».

GUY SYLVESTRE : *Louis Aragon*

« Ce qui nous prouve le mieux peut-être que la domination allemande n'est en France que physique, c'est le chant des poètes qui s'élève, pur et dépouillé, à la gloire de la Patrie et de la Liberté ».

## Directives pratiques

RAYMOND CHARLAND, O. P. : *Peut-on se confesser à un laïque ?*

PÈRE Y. : *Réponse à une lettre.*

## Le sens des faits

A.-M. BRUNET, O. P. : *L'Association catholique d'Etudes bibliques au Canada.*

M.-V. MASSON, O. P. : *Mes impressions sur La Trappe de Rogersville en Acadie.*

PHILIPPE DESCHAMPS, C. S. V. : *Pour que la France vive.*

## L'esprit des livres

Dom G. MERCURE, O. S. B. : « Rythmique grégorienne » (*Richard-M. Mignault, O. P.*).

R. P. LORENZO GAUTHIER, C. S. V. : « Maman médite » (*Albert Lacroix*).

R. P. JACQUES TREMBLAY, S. J. : « Constantes » (*Albert Lacroix*).

PAUL VIGNAUX : « France, prends garde de perdre ton âme » (*Claude Clément*).

T. R. PÈRE LOUIS LACHANCE, O. P. : « Philosophie du Langage » (*A. Papillon, O. P.*).

Abbé ARTHUR MAHEUX : « Pourquoi sommes-nous divisés ? » (*Yves Filfe*).

MARIE DE VILLERS : « Réponse à Désespoir de Vieille Fille » (*Gabriel-M. Lussier, O. P.*).

ALICE LÉVESQUE-DUBÉ : « Il y a soixante ans » (*Claude Clément*).

# REVUE DOMINICAINE

Directeur :  
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Volume L

Tome I

Mars 1944

## *Souffrance et bonheur du théologien*

---

*Telle formule du journal et du peuple, à la réflexion, délivre toute une philosophie spontanée. Ainsi, le slogan des publicistes : « les idées mènent le monde » ; ainsi, chez l'homme de la rue, sa version : « être esclave d'une idée ». Je dis, de même : la théologie est une servitude. C'est la vérité qui libère et c'est la foi qui vainc le monde ; mais la théologie est une servitude. Et le paradoxe — non, entendez plutôt le mystère — c'est d'asservir la théologie à la vérité et à la foi. Glorieuse de cette allégeance spirituelle, la théologie ne déchoit pas à ne plus être qu'un esclavage de la raison ; c'est une servitude du cœur, car j'accepte les catégories de Pascal. Saint Thomas d'Aquin, parce qu'il fut un génie et un saint, a pu oser ce paradoxe et ce miracle.*

*Le moyen âge, celui des clercs puisqu'il n'y eut que celui-là, avait connu une discussion périlleuse. L'invasion totalitaire de la dialectique péripatéticienne menaçait l'hégémonie de la théologie sur le savoir humain. Mépris sceptique ou optimisme fabuleux, toutes les tendances extrêmes qui saluent une renaissance, divisaient les esprits. Un concordisme naïf crut faire droit aux*

*prétentions des maîtres et des disciplines compromises : ce fut la théorie opportuniste des « deux vérités ». La vérité théologique pouvait être fautive parfois, toujours provisoire, chez les philosophes et les dialecticiens. La philosophie déposait son bagage de vérités profanes avant de franchir le seuil de la théologie. Dieu avait ses vérités, la raison les siennes, et les esprits forts cachaient leurs préférences secrètes, s'accommodant de la contradiction. Ce fut une autre destinée de l'Aquinate de démasquer cet artifice aventureux. Non point dualisme rebelle et dissensions irréductibles de certitudes et de vérités, puisque Dieu est l'unique soleil du vrai ; mais vérité d'évidence en philosophie jamais insurgée contre la vérité du témoignage en théologie. Ainsi se réconciliaient les deux savoirs en préservant leur autonomie dans une soumission hiérarchique et sans dissentiment possible.*

*L'histoire connaît tous les reculs, et les gens d'église de notre temps ont ravivé la chicane médiévale. Je ne sais si l'on a vraiment réalisé l'impasse tragique et infiniment douloureuse où se sont engagées certaines âmes. Rien de plus navrant que leur décision exaspérée de répudier la théologie, non plus cette fois au nom d'une philosophie émancipée, mais bien sous la pression d'une révolte, peut-être d'une faillite spirituelle. Soit, il y a la catégorie de la certitude abstraite, et c'est la théologie en soi. A côté — et voilà bien le monstrueux que ce soit à côté — il y a la vie, la vie tout court, la vie chrétienne surtout et son évasion mystique. Les postulats, les critères, le vocabulaire de la théologie en soi perdent ici leur sens et leur valeur ; le système n'est pas transposable dans l'expérience. La vie doit enfanter elle-même sa doctrine et sa vérité. Cette ferveur, naïve parfois jusqu'aux excès de l'encratisme, ce retour délectable à l'Évangile*

*et à sa simplicité sans ergotage, c'est l'exultation de qui recouvre l'air et peut enfin respirer. Pouvait-on dénoncer plus amèrement qu'une certaine théologie ne s'adresse pas aux vivants ? Pourquoi cette régression désenchantée dans le dilemme des deux vérités : la vérité de la théologie en soi, la vérité de la vie et de la mystique ? Ces dernières années ont connu bien des discussions spéculatives et historiques autour de la notion de philosophie chrétienne. Contre ces contempteurs modernes de l'enseignement sacré, faudrait-il donc s'aviser un jour d'amorcer le débat de leur théologie laïque ?*

*Rien n'est vivant comme de naître, et précisément Johannes Kuhn, le maître de Tubingue, a pu écrire : « Pas de théologie sans nouvelle naissance ». Je le mettrais volontiers en exergue à la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin. Serait-ce aveuglement de ma ferveur thomiste si je prétends que l'expérience théologique de mon patron apporterait aux âmes ardentes qui cherchent la vie à côté de leur science cléricale, l'exemple et l'offrande d'une conciliation vitale entre la vérité en soi et la vérité de la vie ? Qu'on ne se laisse pas abuser par la gaine d'aristotélisme qui enveloppe certains articles du Docteur concernant la nature de la théologie. A la lettre, pour lui, la théologie naît de la foi et comme toute naissance, celle-ci est douloureuse : elle est surtout vivante. L'optimisme thomiste, que je sache, n'a jamais débouté la théologie de ses prétentions à la maturité technique d'une science. Et si le thomisme est, en même temps, une présence spirituelle dont la première exigence réclame que la croissance du savoir théologique dans l'âme du théologien se doit de rester inquiète et fervente comme la vie, comme la foi, pourquoi faudrait-il y voir un conflit avec les options spéculatives et les droits humains de la science et de la*

sagesse ? Le théologien n'a pas deux esprits : l'un pour croire, l'autre pour spéculer. Dans sa foi, c'est toute sa vie humaine, toute sa passion d'espérer et d'aimer qui s'attache, dans le plus exaltant des risques surnaturels, à la vérité de Dieu, à la Personne de Dieu. Une expérience telle, pour peu qu'elle soit intensément vécue, se prolonge en de frémissants échos dans l'âme chrétienne. Le thomisme n'a pas d'autre origine spirituelle : la conscience et les objets de la foi sont le départ, psychologique autant que théologal, de sa démarche théologique. Quant au théologien, la rançon pour avoir quitté ce principe, serait d'errer, dans tous les sens du mot : comme l'égaré qui marche à l'aventure, comme le sectaire qui a perdu le pôle de la vérité. Servitude du cœur, disais-je, servitude ardente et vitale de la théologie à la foi, à ce point que, pour le Docteur dominicain, l'hérétique le mieux rompu aux syllogismes orthodoxes ne serait jamais un théologien. L'hérétique a perdu, avec la foi infuse, l'objet vivant de la théologie.

Sans la foi, pas de théologie. J'ajoute qu'une foi sans théologie, plus encore une mystique de la foi sans théologie, est inconcevable. L'intelligence humaine est un organe de vision, et prenez garde que vous ne la mutileriez pas impunément. La foi reste une certitude obscure et la condition de son réalisme humain veut un effort persévérant pour contempler sa vérité, non pas au gré d'intuitions fatales, mais bien dans l'angle de certitudes éprouvées et familières. Effort douloureux qui est la souffrance du théologien, parce que les promesses de sa foi sont trop béatifiques pour être vues sans mourir. La théologie m'apparaît comme cette tentative angélique où l'esprit voudrait réduire aux espèces de sa lumière des objets qui ne sont invisibles que pour être trop fulgurants.

*Ce fut la tâche ardente du Docteur Angélique. Saint Thomas d'Aquin écrivait dans la dernière partie de sa Somme, aussi la dernière partie de sa vie, que l'achèvement de toute la théologie — theologici negotii — doit se consommer dans le Christ Sauveur. Negotium theologicum, cette expression porte un aveu : l'affaire de la théologie ; la théologie, une profession, un état de vie. Je consens que vous discutiez ma traduction. J'accorde que le maître trouvait toute faite cette alliance des termes dans la version à son usage des Noms Divins du pseudo-Denys. Le sens calqué sur le grec est même prosaïque : le traité de théologie. Pour une fantaisie de la critique, ne faites pas enchère de la vérité des choses, de la vérité de l'histoire. Chez ce théologien qui fut un saint, la théologie a été vraiment l'affaire professionnelle de sa vie. Son enseignement de la doctrine sacrée est estimé un devoir plus responsable et une tâche plus fructueuse que la prédication à l'église : il a mis un zèle tenace — et c'est la seule violence qu'on lui ait connue — à revendiquer le droit d'enseigner pour l'Ordre des Prêcheurs. Sur ce point, il ne consentait pas à se considérer Mendiant. Le théologien, il le compare à l'architecte sur le chantier qui dirige les artisans et les maçons : c'est sa fierté de sa corporation. Non, sa théologie n'était pas à côté de sa vie, à côté de sa sainteté.*

*Je lis la vie du saint et du docteur à son achèvement, ravi devant son crucifix. « Tu as bien écrit de moi, Thomas. Quelle récompense attends-tu ? » — « Nulle autre que vous, Seigneur ». C'est la réponse du théologien, peut-être tenté de brûler ses œuvres, mais qui n'abandonne pas son objet.*

*Sa théologie et sa vie ensemble ont trouvé leur consommation dans le Christ, et c'est l'allégresse du saint de ne l'avoir jamais perdu. Sa science est restée asservie à sa foi, la souffrance*

REVUE DOMINICAINE

*des yeux qui ne voient pas. Le bonheur de la vision l'attendait au terme. Il n'y a qu'une vérité où communièrent la souffrance et le bonheur du théologien.*

Th.-André AUDET, O. P.

*Mars-avril 1244-1944 :*

*VIIe centenaire de la vocation dominicaine  
et théologique de saint Thomas d'Aquin.*

## La manne cachée de nos dogmes

Nos dogmes sont dits « générateurs de piété », selon une formule d'abord employée par l'abbé Gerbet, contemporain de Lacordaire, et reprise de nos jours par l'abbé Tanquerey, sulpicien. Il convient que la mystique et la prédication s'en emparent, puisque l'influence du dogme sur la vie pieuse et sur la vie vécue paraît, à l'heure actuelle, une vérité oubliée du plus grand nombre, en pratique du moins, et pourtant plus opportune que jamais.

Les dogmes catholiques sont des vérités révélées, c'est-à-dire extraites de l'Écriture ou de la Tradition, ou des deux, puis définies, proposées et imposées par l'Église. A ces vérités surnaturelles un chrétien adhère par la foi ou devient anathème en s'y refusant.

Ces dogmes du credo sont générateurs de la piété, non pas en ce sens qu'ils la produisent directement, c'est le rôle de la grâce, mais parce qu'ils la provoquent, la stimulent, la nourrissent, et l'empêchent de tomber dans l'illusion ou le mensonge. Par là même ils constituent, en temps normal comme en temps de crise, une base indispensable à la vie intérieure.

L'expérience quotidienne en fait foi. Combien souvent il arrive qu'on se sente bloqué dans l'oraison, muet de parole ou de pensée. Les distractions affluent. En supposant qu'à la longue on s'en débarrasse, on se retrouve quand même en présence d'un mur et l'entretien avec Dieu paraît tout un problème. Encore si notre silence était un silence plein, chargé d'attention, comme celui que nous observons parfois en ouvrant le radio pour une émission d'importance ; il y aurait lieu de s'en féliciter : nous serions pour une fois dans l'attitude des âmes parfaites. Mais non, il s'agit d'un silence vide qui ne sait ni parler ni écouter.

Que n'appelons-nous un ou plusieurs dogmes familiers à

notre aide. En commençant, par exemple, par le premier article du Symbole : Je crois en Dieu le Père tout-puissant. La paternité de Dieu, voilà une vérité de nature à changer le climat et l'horizon de la prière ; de nature à desceller nos lèvres en libérant nos facultés et surtout notre cœur. Nous traitons encore avec un pur esprit sans doute, mais un esprit que nous pouvons contempler sous les traits aimables d'un père selon la chair. *Nemo tam pater*, nul n'est père à si haut degré. Il est vrai que ce concept appliqué à Dieu surpasse infiniment nos idées communes sur la paternité. Mais le rapport subsiste et correspond en partie à ce que nous en connaissons. Voilà pourquoi Notre-Seigneur ne craint pas de pousser l'idée jusqu'au bout quand, parlant de la prière, il interroge : Lequel parmi vous, s'il demande un morceau de pain à son père, en recevra une pierre ? Lequel, demandant un poisson, en recevra un serpent ? Mais tandis qu'un père de la terre se verra parfois, faute de ressources, empêché dans ses largesses, notre demande ici monte vers un donateur tout-puissant, *Patrem omnipotentem*.

Alors le cœur se dilate et s'établit dans la confiance. L'esprit s'anime à son tour, car les intérêts se précisent, comme dans la prière dominicale. Les intérêts divins : nous demandons que le nom du Père soit sanctifié, son règne instauré, sa volonté accomplie sur la terre comme au ciel. Et nos propres intérêts : le pain quotidien, le pardon des offenses, la délivrance des tentations et du mal sous toutes ses formes. Il sera peut-être superflu de poursuivre jusqu'à la fin de la supplique pour y puiser les vitamines de la journée. L'abbé Bremond rapporte ce trait d'une petite bergère du Dauphiné dont la prière resta cinq ans suspendue au premier mot : notre Père. Et voici l'explication naïve qu'elle en donnait : « Lorsque je prononce ce mot Père et que je consi-

dère que Celui qui est là-haut, que Celui-là même est mon Père, je pleure et demeure tout le jour en cet état en gardant mes vaches ». On conçoit que le Père Garrigou-Lagrange ait pu recourir à l'expérience pour consolider sa thèse sur l'appel général des âmes à la contemplation infuse.

Mais un chrétien peu entraîné à la prière mentale aura peut-être besoin de méditer ensuite la finale de ce premier article : *Creatorem cœli et terræ*. Dieu créateur, qui niera que cette vérité, à la fois naturelle et surnaturelle, soit excitatrice de dévotion. La plupart des gens paraissent sincères quand ils proclament trop bruyamment leur amour de la nature. Il y a autre chose que la mode ou le souci d'hygiène dans la ruée estivale vers le chalet de la montagne au bord d'un lac. Sentiment simple, accessible à tous, très humain dans ses racines, mais que la foi aime à transposer. En présence du fond stable ou des scènes mobiles de la création, l'âme se recueille et monte, et la prière de demande se transforme aisément en prière de louange. Il devient facile, même à qui veut se taire, de prêter aux objets de la nature la voix qui leur manque et surtout le cœur qu'ils n'ont pas. Quoi de plus simple que le cantique de saint François, où le poète mystique exhorte à louer le Seigneur, notre sœur la lune, notre sœur la terre, notre sœur l'eau — et nul doute qu'habitant le Canada ou la Savoie, notre saint eût ajouté notre sœur la neige. Quoi de plus simple, dans l'Écriture et le Missel, que le cantique des trois jeunes hommes : *Benedicite omnia opera Domini Domino*, cet appel aux éléments, aux planètes, à bénir le Seigneur par la puissance dynamique, les prestiges de beauté, de mystère, d'harmonie et de grâce qui résident en eux. Ah ! oui, Dieu créateur, encore un de ces dogmes abstraits, aux rigides contours, qui aident à prier, au point que sans eux la prière

demeure un pur instinct, un cri de lâcheté vers un ciel problématique.

Il faut en effet à l'oraison et à la prière commune autre chose qu'une nourriture et des stimulants. Il leur faut une direction, une sauvegarde intellectuelle, un terrain d'appui. Si ce terrain n'est pas la vérité, gare aux illusions, à l'illumination et aux scandales. Combien d'hérésies, suivies de condamnations formelles, ont commencé à genoux, dans et par la fausse piété. Le message du Christ est assez chargé de mystère, sans que l'imagination en délire de tel individu vienne diluer ce message en mille incantations, supercheries et frénésies dont l'impudicité parfois n'est pas absente. Plusieurs groupements soi-disants religieux ont pris naissance en Canada de cette façon et mis en branle la machine judiciaire. Voilà pourquoi notre Eglise se méfie des dévotions nouvelles et s'oppose, par exemple, à ce qu'on publie des prières de forme liturgique non revêtues de son approbation. Qu'est-ce qui manquait aux initiateurs de ces confréries, à part l'humilité et l'obéissance chrétienne ? Le dogme, le dogme authentique, figé dans la formule, encore que susceptible d'évolution. Le dogme, terrain d'appui assez solide pour prévenir les enlisements ou les chutes, assez riche pour permettre à la piété individuelle de s'épanouir, fût-ce en exhibant des traits à part comme on voit fréquemment dans la vie des Saints.

C'est dans la liturgie que se manifeste avec le plus de force et d'éclat l'irradiation du dogme sur la piété commune ou privée. Pourquoi cette insistance de l'Eglise à la promouvoir de toutes façons, jusqu'à présenter aux fidèles un feuillet du missel à leur entrée au temple ? Sans doute pour l'onction, la douceur intime et l'élan vital qu'elle contient, mais avant tout comme garantie

doctrinale de la piété. Pourquoi disons-nous de tel rite plus ou moins étrange, de telle formule plus ou moins audacieuse : « Ne craignez rien, c'est une cérémonie liturgique, c'est du vocabulaire liturgique », comme si liturgie officielle était synonyme d'orthodoxie ? C'est parce que la liturgie puisant largement dans l'Écriture et la Tradition et le dogme résultant de l'une et de l'autre, il faut admettre que la liturgie est à base dogmatique — tout en offrant avec la théologie cette différence que le donné révélé s'y exprime dans une langue pleine d'images et dans des rites pleins de symboles. Ainsi le missel protège la dévotion populaire tout en donnant satisfaction aux esprits les plus cultivés. Quand parut vers 1850 l'Année Liturgique de Dom Guéranger, un journal sectaire de Paris publia cette sorte de réclame : « Voilà un ouvrage qui fera autant de mal que les Contes de Voltaire ont fait de bien ». Clairvoyance de la haine, sans doute, mais ce journal voyait clair et sa prédiction se réalise. Que d'âmes redressées, affermies, orientées, à la lecture de ces chapitres de longue haleine où la liturgie prête aux saisons son rythme et sa couleur, en rattachant la vie chrétienne, comme aussi, bon gré mal gré, la vie mondaine, aux diverses phases de la vie terrestre de Jésus-Christ.

Il n'est pas interdit de recourir, pour s'assimiler le dogme, à une information plus directe et plus profonde, comme la fête de saint Thomas nous y convie. Le ton de certaines revues, comme l'allure de certains mouvements, semble indiquer chez les jeunes un renouveau de ferveur thomiste. Chacun peut suivre son attrait. L'essentiel est de découvrir dans nos dogmes cette manne secrète qui soutient l'Église en marche et la mène plus loin que celle qui tombait sur les camps d'Israël en fuite.

M.-A. LAMARCHE, O. P.

## Le bon serviteur

---

Nous le rappelions, ici même, le mois dernier, l'argent est un mauvais maître, non seulement parce qu'il est un usurpateur, mais aussi parce qu'il est un corrompateur. Lorsque nous devenons ses esclaves, son pouvoir illégitime nous avilit. Son effigie, imprimée sur notre âme, y remplace l'image du Dieu qui nous a pourtant constitués maîtres et seigneurs de sa création, comme Il l'est Lui-même.

C'est que l'argent est fait pour servir. Retenu dans son rôle de serviteur, il peut accomplir, grâce à nous, de grandes choses, mais à condition que nous soyons assez « grands seigneurs » pour nous conduire à son égard, comme Dieu se conduit à l'égard de sa création.

Pour cela, une attitude d'âme est requise : elle consiste à garder son cœur libre et sans attache, selon la forte expression de Huxley, à rompre en nous les chaînes secrètes de l'égoïsme, à nous dégager de l'empire des intérêts obsédants et mesquins.

Léon Bloy, je crois, écrivait à un ami qu'il invitait : « Ma femme et moi nous vous ferons un accueil magnifique, un accueil de pauvres ». Mot profond ! Ce qui rend un accueil vraiment grand, ce n'est pas la vaisselle d'argent, ni les salons luxueux, c'est la libéralité du cœur. La veuve, dans sa chaumière paysanne, n'a peut-être à offrir qu'un morceau de pain, une place sur le banc au soleil, un coin auprès de l'âtre ; mais ce qu'elle donne, elle le donne facilement, avec un cœur libre de regrets, en pauvre du Seigneur. Car la pauvreté du Seigneur ne se mesure pas à l'indigence et à la privation, mais au détachement intérieur, à la joie de donner, à l'amour qu'on joint au don. Si le pauvre donne en moindre quantité, il donne avec plus de liberté d'âme et il s'élève, malgré l'humilité de sa condition, à une maîtrise de

## LE BON SERVITEUR

soi, à une domination des richesses, à une distinction et à une élégance d'âme où Dieu lui-même reconnaît l'image de sa propre liberté et de sa souveraineté à l'égard de ses créatures.

Ne nous est-il pas arrivé à tous de recevoir ce don du simple ? Celui-ci était peut-être pauvre, il était peut-être riche, mais il était libre dans son cœur. Et même s'il avait à s'imposer un sacrifice coûteux, nous n'en étions point humiliés ; nous nous sentions au contraire ennoblis par cette grâce, et notre égoïsme fondait à sentir cette liberté, dégagement que nous devons tous acquérir si nous voulons pouvoir user de l'argent, comme le maître de son serviteur.

D'autre part, si l'argent est un serviteur, il faut qu'il travaille. N'est-ce pas le devoir du serviteur ? Fruit du travail humain, l'argent est d'ailleurs lui-même, dans une large mesure, du travail mis en réserve pour l'avenir. Et il ne continuera à jouer son rôle qu'en se remettant au travail. Alors se manifestera son inépuisable utilité : non seulement lorsqu'il fera jaillir de nouvelles productions, mais aussi parce qu'il fournira aux hommes du travail. Il faut donc convertir l'argent en travail, car c'est celui-ci et non l'argent qui est fécond. Les pièces d'or ou le papier à l'effigie des dollars ne produisent rien par eux-mêmes s'ils ne se muent, grâce à l'échange, en machines, en terre, en prairies, en troupeaux d'animaux. Alors l'argent, de soi stérile et mort, prend vie : la machine est déjà du mouvement, de la vie ; la terre est vivante, son sein se gonfle au printemps et sa fécondité fait germer les moissons, et l'animal, lui, nous donne le croît du troupeau, son lait et sa chair. C'est donc en s'investissant pour le travail que l'argent joue son rôle de serviteur et il mérite alors respect et louange.

Il mérite aussi son profit. Car tout serviteur qui travaille

a droit à ses gages. Seulement, remarquons-le bien, le profit qui lui revient lui appartient au titre du travail. Si l'argent ne se convertit pas, d'une façon ou d'une autre, en activité laborieuse, s'il demeure enfermé dans la stérilité du métal ou du papier-monnaie, ne servant de rien, ne produisant rien, il ne mérite pas le salaire du bon serviteur. Exige-t-il ce salaire qu'il se transforme en usurier. L'usure, c'est l'argent déshumanisé. L'usure réclame pour ce qui est stérile la reconnaissance due à la fécondité, et c'est pourquoi elle est, en même temps qu'une injustice, une hideuse inversion des valeurs.

Par contre, n'avez-vous pas remarqué que l'habitude de travailler avec un bon serviteur introduit peu à peu à son égard dans notre cœur comme une sorte d'amitié ? Si paradoxal que cela puisse paraître, voici que l'argent mis au travail par nous s'humanise et qu'un sentiment nouveau, tout autre que l'instinct du lucre, apparaît dans notre âme. C'est une chose naturelle, belle, grande, que de voir l'artisan, le maître de la ferme, le chef d'industrie, éprouver de la fierté, avoir une attache sentimentale, non seulement pour l'entreprise qu'il dirige mais aussi, disons-le, pour la richesse qu'elle lui met entre les mains. Et ce sentiment est noble aussi longtemps que, dans son cœur, la pensée de la richesse n'est pas séparée de celle du travail et du service, aussi longtemps qu'il voit en elle son travail d'hier et celui de demain.

Il faut que l'argent reste le serviteur des travailleurs, des familles, des pays et de la communauté humaine. Ce n'est pas la multiplication des richesses que l'Eglise a blâmée, c'est sa séparation monstrueuse d'avec le travail et le service de l'homme ; c'est le régime où l'homme domine l'homme uniquement parce qu'il a de l'argent dans les mains ; c'est l'accaparement des

richesses par quelques-uns au détriment de l'utilité de tous.

Cette utilité de tous, elle n'est pas seulement d'ordre économique. L'argent est un serviteur aux possibilités multiples. Quand il nous a permis de défricher la terre, de faire tourner l'usine, de manger notre pain quotidien, son rôle ne fait encore que commencer. Il doit aussi et surtout travailler pour les valeurs spirituelles dans le monde.

L'argent doit être au service du Christ : *N'emportez ni bourse, ni trésor*, dit Notre-Seigneur, à ses disciples qu'il envoie prêcher l'Évangile. C'est qu'Il en a appelé d'autres à une vocation temporelle. Et à ceux-ci Il a confié le travail de la terre, la possession et l'usage des richesses. Dans cette répartition des vocations, le Christ compte sur ces derniers pour soutenir la prédication de l'Évangile et l'exercice de son culte.

L'argent doit être au service de la miséricorde. Quelle faveur de la Providence que d'avoir entre ses mains un peu de cette fortune qui permet d'être bon, de calmer la faim, de secourir la misère, d'aider un adolescent à guérir sa santé compromise ou à poursuivre son instruction, de permettre à d'autres d'être heureux enfin ! C'est un privilège dont il faut bénir Dieu que de pouvoir faire monter, derrière soi, vers le Ciel, la bénédiction des misères soulagées, du bonheur semé par le ministère intelligent de ce bon serviteur, qu'est l'argent.

L'argent doit être au service de la vérité, de la culture et de la beauté. A quoi bon le progrès matériel sans celui de l'esprit ? A quoi bon l'exploitation des richesses de la nature, si elle doit enlaidir le monde et défigurer la face de la terre sans permettre à la culture, à la science et au rayonnement de la civilisation d'élever des âmes et de magnifier l'homme spirituel dans sa gloire de maître de la terre ?

L'argent doit être enfin au service de la liberté. Lui qui peut devenir un mauvais maître, le tyran de l'homme cupide, le despote inhumain d'une société sans âme, il peut aussi devenir le serviteur qui aide à l'affranchissement. Liberté et dignité de celui qui possède son champ et sa maison ; liberté et dignité de celui qui ne craint ni le besoin, ni le chômage, ni la maladie, ni la vieillesse. Liberté et dignité de toutes les classes sociales devenues plus prospères. Liberté et dignité de tous les peuples enfin ! Et je pense tout particulièrement aux peuples opprimés, pillés et ruinés. Leur libération ne dépendra pas seulement de leur fermeté psychologique et de leur héroïque résistance à l'opresseur. Leur libération aujourd'hui par la victoire, et demain la reconstruction de leur liberté dépendront d'un aménagement de la richesse collective conforme à la destination providentielle qui la veut au service de toute la communauté humaine.

Plus qu'aucune autre dans l'histoire du monde, notre société a multiplié les richesses qui se concrétisent dans l'argent ou qui en proviennent. Malgré le gaspillage intense qui tourne actuellement le fruit de son travail vers la mort et la destruction, jamais elle n'a eu entre les mains une telle possibilité de fortune, de tels moyens de produire et d'accumuler. Et la puissance de l'argent a grandi à mesure que l'homme augmentait sa maîtrise sur l'univers.

Non seulement l'histoire, mais Dieu même jugera notre société selon qu'elle aura su ou non mettre cette puissance de l'argent au service de l'homme dans chaque classe, dans chaque pays, dans le monde entier.

Mais souvenons-nous que lorsque Dieu jugera notre société, c'est chacun de nous qui devra répondre pour elle.

Georges-H. LÉVESQUE, O. P.

## La culture intellectuelle et les professions libérales

---

La presse canadienne est tombée d'accord, ces semaines-ci, pour louer les mérites exceptionnels de sir Lyman Duff, qui vient de prendre sa retraite comme juge en chef de la Cour suprême du Canada. Ce juriste, qui a accédé à ce tribunal à l'âge de 41 ans, a été le plus jeune avocat à recevoir pareille consécration de sa valeur juridique. Pendant 38 ans, il a exercé avec autorité ses hautes fonctions de magistrat et il a eu l'occasion d'influer considérablement sur l'évolution constitutionnelle de notre pays.

Dans sa vie privée, sir Lyman, malgré son âge avancé, demeure ce qu'il a été toute sa vie, un lecteur effréné, qui s'intéresse vivement à tous les domaines du savoir. Ce qu'on ignore davantage, c'est qu'il est un érudit de grande classe. Pendant des années, il a entretenu avec lord Haldane, membre du comité judiciaire du Conseil privé, une correspondance exclusivement en grec. C'est un tour de force qui fera sans doute hausser les épaules aux collégiens qui sèchent d'ennui sur leurs thèmes grecs... On admettra toutefois que cette prouesse est peu commune, à une époque où des réformateurs à la manque se targuent de professer dédain et mépris pour les études classiques, qui ne sont pas pratiques. Evidemment !

Le point à retenir et qui possède une valeur exemplaire, c'est que la culture générale de sir Lyman Duff ne l'a nullement empêché d'exceller dans sa profession et de devenir l'un des plus brillants cerveaux juridiques de notre pays. J'ajouterais volontiers, quitte à m'attirer des sourires sceptiques des techniciens

et des spécialistes, que c'est dans une large mesure grâce à cette culture humaine que l'ancien juge en chef est parvenu à un tel degré d'excellence dans la connaissance et la pratique de son métier.

Dans notre pays, nous avons trop tendance à dresser des cloisons étanches et arbitraires entre les diverses disciplines intellectuelles. Nous n'aurions guère confiance en un avocat qui serait poète, même si nos préventions commencent à tomber à l'égard d'un médecin qui est romancier (Ringuet nous a peut-être aidés à cet égard à reviser nos préjugés). Sir Georges Garneau, mort octogénaire à Québec et qui occupait une situation de premier plan dans la vie financière canadienne, n'avait pas craint de s'initier à tous les secrets de la chimie et de participer aux travaux savants du *Conseil national des recherches*.

Oublie-t-on par hasard qu'un monsieur aussi uniformément solennel et grave que l'ancien président de la République française, M. Raymond Poincaré, « le notaire de la France » écrivait avec humour Wladimir d'Ormesson, a publié au début de sa carrière un recueil de vers ? La diplomatie française contemporaine a-t-elle en quelque façon souffert de l'œuvre immense d'un Claudel, des ouvrages d'une fantaisie ailée de Jean Giraudoux ou des livres agréables et légers de Paul Morand ? Le grand peintre florentin, Léonard de Vinci, fut surtout illustre à son époque comme ingénieur et architecte. Les exemples pourraient se multiplier à l'infini. Le violon d'Ingres n'est pas toujours un simple dérivatif, un *hobby*, comme disent les Anglo-Saxons. Une œuvre d'homme peut fleurir en plusieurs sens.

\* \* \*

Il est éminemment malheureux que pour beaucoup de nos hommes de professions censées libérales, les exigences strictes

du métier paraissent suffire à tout. Ils deviennent, les plus doués d'entre eux, des experts très compétents. D'accord. Ils ne sont jamais des hommes complets, à qui rien de ce qui est humain ne devrait être étranger.

A quoi attribuer cette carence intellectuelle ? Comme toujours, crions haro sur le baudet : l'enseignement. Ce n'est pas par manque d'égards pour nos éducateurs que nous les mettons si souvent en cause et que nous paraissions nous décharger de nos fautes et de nos responsabilités sur eux. C'est tout simplement parce que nous comprenons l'importance primordiale de leur rôle et que nous formons des vœux pour qu'ils s'en acquittent le mieux possible. Jamais personne ne songerait à les incriminer de quelque façon ; ils possèdent notre respect, notre admiration et notre confiance.

Il n'en reste pas moins que tout ce qui est humain est perfectible et que l'enseignement est lui aussi susceptible de s'améliorer. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans les détails, mais d'indiquer un esprit qui devrait informer toute notre éducation. On nous prêche dans tous les milieux que notre enseignement n'est pas suffisamment pratique et réaliste. Il se peut. Pour ce qui a trait au cours classique, ce n'est pas là son plus grand tort. Ceux qui lui préfèrent le cours scientifique ou le cours commercial n'ont qu'à y diriger leurs enfants. Si le cours classique a commis des erreurs, ce n'est pas d'avoir refusé de s'adapter aux tendances nouvelles — il le fait au reste de plus en plus — c'est peut-être de n'être pas demeuré fidèle à sa mission.

Je m'explique. Les études classiques ont pour but d'apprendre à penser et à juger, de nourrir l'imagination et la sensibilité, de fournir en un mot une culture. Et cette culture n'est pas, ne peut pas être, utilitaire et pragmatique. Elle doit être humaniste ;

sinon, le cours classique n'a plus de sens, il n'est que perte de temps et gaspillage d'énergies mal employées.

Or, il arrive trop souvent que des maîtres de bonne volonté, mais de culture limitée, ne savent pas ouvrir toutes grandes les portes du domaine intellectuel dont ils doivent être pour leurs élèves les gardiens et les guides. Rivés aux manuels, esclaves d'une pédagogie terre-à-terre et par ce fait toute primaire, ils ont surtout en vue le *steeple-chase* des examens et gavent leurs jeunes auditeurs de notions toutes faites et de sèches énumérations qui s'oublient plus vite qu'elles n'ont été retenues. On voit ainsi des forts en thème, des premiers de classe, qui quelques années après la fin de leurs études, sont devenus des intelligences stériles, incapables de renouvellement et proies faciles de tous les conformismes. Leur vernis de culture s'est tôt écaillé ; il n'a pu résister aux vents âpres des cimes où souffle l'esprit.

Pour être un enrichissement, la traduction d'Homère et de Virgile doit dépasser infiniment le sens littéral des mots et des expressions ; elle doit concourir à dégager les éléments d'une civilisation. Trop de professeurs, reconnaissons-le sans nullement leur en conserver rancune, sont passés maîtres dans la technique grammaticale ; ils se jouent avec une souveraine habileté de tous les traquenards de la grammaire et de la syntaxe. Ils s'attardent donc indûment sur cette gymnastique, qui a bien son prix, mais qui ne doit pas faire perdre de vue l'objet premier de cette formation. Il est évidemment assez facile, pour un cerveau docile et méthodique, d'exceller au jeu des déclinaisons. Combien plus fructueux cependant le lent travail de pénétration, qui permet de cerner une œuvre et d'en retirer les sucs nourriciers qui alimentent à jamais une intelligence éveillée à un ordre de connaissances supérieures !

Après s'être soumis huit années durant au dressage du cours classique, la majorité de nos hommes de profession tournent le dos à des disciplines auxquelles on n'a pas su les initier vraiment et qui leur paraissent maintenant tellement en dehors de la vie, tout à fait gratuites et intemporelles. Qui d'entre eux songerait à goûter un plaisir de qualité à lire un drame de Sophocle ou quelques odes d'Horace ? Je ne dis pas dans le texte original peut-être, qui exige une connaissance trop déliée de la langue, mais dans une bonne traduction, fidèle à la pensée du dramaturge ou du poète. Je connais un avocat qui possède une belle clientèle et qui se ménage toujours, au milieu de l'après-midi, quelques minutes de repos qu'il emploie à lire Baudelaire et Verlaine. Et ses affaires ne s'en trouvent pas plus mal.

Ce goût profond pour les belles-lettres, cette exigence toujours inassouvie de culture, se prennent dans l'adolescence. Plus tard, il est souvent trop tard.

\* \* \*

S'il convient de souligner une carence de notre éducation, ne commettons pas l'injustice de reporter sur nos maîtres tout l'odieux de la situation. La famille porte sa part de responsabilités. Le milieu familial, au Canada, n'est pas d'un niveau intellectuel qui permette le développement et l'épanouissement de la personnalité. Que chacun cherche des confirmations de cette constatation dans son propre entourage et il ne tardera pas à être édifié.

La conversation familiale porte trop souvent sur des sujets d'une absolue futilité et sur des détails mesquins. Le père se renferme dans un mutisme distrait ou raconte ses embêtements de la journée, la mère se plaint des agaceries des enfants ou des

imperfections de la bonne. Tout cela n'est pas très formateur. N'y aurait-il pas moyen d'élever le niveau des conversations au foyer ? Cela faciliterait d'autant la tâche des éducateurs qui se butent trop souvent à l'apathie, quand ce n'est pas à la médiocrité de la famille.

Il y a là, admettons-le, un cercle vicieux. Pour ma part, j'estime que c'est aux éducateurs de le briser et de commencer l'œuvre de culture qui s'impose. Il n'empêche toutefois que les parents les plus soucieux de la formation de leurs enfants pourraient efficacement concourir à cette tâche commune. Ils en seront les premiers bénéficiaires.

Nous ne reprochons guère à un manœuvre de limiter ses préoccupations à un ensemble de petits problèmes immédiats, sans grande envergure. Ce qui s'explique plus mal, ce qui nous dessert considérablement, c'est qu'à cet égard beaucoup d'hommes de profession soient à peu près du même niveau. Trop d'entre eux s'imaginent que la fin de la culture consiste à citer à plus ou moins bon escient quelques phrases latines empruntées aux pages roses du petit Larousse !

Combien de fois l'a-t-on répété : ce n'est que par la culture que nous ferons notre marque originale en Amérique. Nous n'avons pas la supériorité numérique, nous n'aurons peut-être jamais la puissance économique. Ce qui nous distingue, c'est d'être les héritiers de la civilisation française qui survit toujours à la défaite des armes. C'est par des victoires spirituelles que nous nous imposerons, que nous assurerons notre rayonnement. C'est là la tâche des élites. Or, une élite se recrute dans les rangs de toutes les professions, parmi les hommes qui ont eu le privilège de communier aux sources pures de la culture gréco-romaine, enrichie par l'apport du christianisme. Ce sont là nos véritables

lettres de noblesse ; ne cherchons pas ailleurs, nous n'en avons point d'autres. Elles nous suffisent. Elles doivent faire notre fierté.

Si le sel de la terre s'affadit, avec quoi le salera-t-on ?... Notre goût de la rhétorique nous pousse souvent à nous gargariser de phrases ronflantes sur notre mission. Une mission, nous en avons une, comme tout peuple. Encore importe-t-il, avant de nous en targuer, de poser quelques gestes concrets pour l'accomplir. Pour emprunter de nouveau à l'Évangile, rendons-nous bien compte que ce ne sont pas ceux qui crient Seigneur ! Seigneur ! qui entrent dans le royaume des cieux.

Nos hommes de profession forment nos chefs de file naturels. Ils exercent, qu'ils le veuillent ou non, une influence considérable. Pour être féconde, cette influence doit se fonder sur une culture étendue à tous les domaines du savoir. J'éprouve un respect sans bornes pour l'homme honnête ; je souhaiterais qu'il fût aussi un honnête homme.

Roger DUHAMEL

## Les colonialismes nécessaires

---

On ne saurait parler du Canada français sans évoquer les deux grandes ombres (ou foyers lumineux, comme on voudra) de la France et de l'Angleterre. Notre vie nationale se développe toujours sous le signe de ces deux puissances européennes. Politiquement, nous appartenons à l'Angleterre ; spirituellement, nous sommes un fief de la France — et financièrement, ajoute un sarcastique ami, nous relevons des Etats-Unis. Alors, que nous reste-t-il ? En apparence peu de chose. Ceci, pourtant : *l'instinct, la volonté de vivre*. Nous sommes de ces êtres très misérables à qui, cependant, il reste la force salvatrice de ne pas vouloir mourir.

\* \* \*

Depuis que nous formons dans le Québec un noyau de peuple, nous avons toujours voulu nous affranchir, obscurément conscients que nous sommes du fait qu'un peuple ne saurait vivre, croître, s'épanouir dans l'asservissement. Il lui faut, entre des frontières définies, ses coudées franches. De là ce vieux rêve, toujours combattu, jamais détruit, de l'Etat français du Québec.

Si on l'étudie de près, on constate que notre vie nationale se compose d'une suite ininterrompue de tentatives, plus ou moins déguisées, pour nous libérer de la tutelle anglaise. L'insurrection de 1837-1838 marque un épisode armé et sanglant de l'esprit de libération qui travaille notre peuple. Les luttes parlementaires soutenues à Ottawa, les campagnes de presse poursuivies dans le Québec, les manifestations publiques tenues en certaines occasions, les agissements des diverses sociétés nationales et de grou-

pements politiques indépendants visent à nous affirmer comme nationalité distincte et à arracher de nouvelles franchises à la poigne anglaise. Le Québec tend instinctivement à une vie autonome ; il s'intègre mal dans la vie canadienne et, au fond, il répugne à l'esprit de la Confédération ; il se hérissé contre les emprises anglaise et étatsunienne qui réussissent pourtant à le déformer. Depuis 1760, nous n'avons cessé d'élever des revendications de toute nature, nous sommes *ceux qui revendiquent*. Et les Canadiens français revendiqueront jusqu'à leur complet affranchissement ou jusqu'à leur disparition totale. Un peuple, à mesure qu'il prend conscience de lui-même, de ses forces, de ses possibilités, supporte avec une impatience croissante toute tutelle, si bénigne soit-elle. Les Anglais auraient tort de nous en vouloir. Eux-mêmes, qui composent une grande et fière nation, accepteraient-ils, par exemple, de dépendre de l'Allemagne ? Si nous descendions de peuplades arriérées, sans doute pourrions-nous nous résigner à la tutelle d'une nation civilisée, la servitude nous paraîtrait peut-être une sorte de bien, en tout cas, une nécessité inéluctable. Mais nous descendons de Français, c'est-à-dire d'un peuple libre, civilisé depuis plusieurs siècles, et capable de rivaliser dans tous les domaines avec les Anglais. Nos origines, le sang qui coule toujours dans nos veines, nous interdisent une soumission passive, le morne consentement des peuples habitués à servir.

\* \* \*

Les Canadiens français ne font pas que s'insurger contre la tutelle *politique* de l'Angleterre. Ils tendent aussi à se dégager de l'emprise *spirituelle* de la France. Dans le domaine de la pensée, de la littérature et de l'art, nous n'avons fait que suivre

pas à pas les maîtres français et copier plus ou moins habilement les modèles qu'ils proposent au monde. Avons-nous innové en poésie, en philosophie, en roman, en musique, en peinture, en sculpture, en architecture ? Nous ne faisons que suivre, avec un retard de longueur variable, les diverses écoles françaises. Lorsque Paris enterre un *isme*, il commence à fleurir à Montréal et à Québec. Observez le déroulement de notre histoire littéraire depuis 125 ans et le déroulement de l'histoire littéraire en France depuis le romantisme : nous avons inconsciemment plagié les modèles français en les affadissant et en les édulcorant. Nous n'avons rien créé d'original, qui porte le sceau distinctif du Canadien français. Certains de nos esprits avisés ont dénoncé cette imitation, ont réclamé l'affranchissement. Quelques-uns se sont élevés avec vigueur contre ce *colonialisme spirituel* et ont prêché à nos écrivains, à nos artistes l'indépendance. « Détournez vos regards de la France, ont-ils dit, observez le spectacle qui vous entoure et soyez résolument vous-mêmes dans vos œuvres ». Des écrivains de chez nous n'ont-ils pas été jusqu'à soutenir que nous devons abandonner graduellement la langue française et nous appliquer à l'élaboration d'une langue canadienne ? C'est assurément « pousser un peu fort », comme on dit vulgairement. On peut se demander si nous aurions un réel profit à couper toute relation spirituelle avec la France, surtout à renoncer de gaieté de cœur à l'une des plus belles langues vivantes pour une langue à naître et qui, peut-être, ne saura jamais naître ? Il est permis d'hésiter avant de consentir à la périlleuse opération de « lâcher la proie pour l'ombre ».

\* \* \*

J'ai intitulé ces pages : « Les colonialismes nécessaires ». Qu'est-ce à dire ? Ce titre demande explication. C'est une réponse

à une récrimination que j'ai souvent entendue : « Nous ne sommes que des coloniaux ! » Plusieurs de nos compatriotes répètent cela avec amertume, avec colère. A y réfléchir, il est vrai *qu'actuellement*, nous sommes coloniaux et doublement coloniaux : de l'Angleterre et de la France, sans préjudice de notre vassalité économique envers les Etats-Unis.

Nous sommes coloniaux. Prenons cette assertion pour la vérité. Et puis, après ? Est-ce pour nous le pire des maux ? Nous pourrions, je crois, en éprouver un plus funeste : celui d'être libres. Paradoxe ? En apparence seulement.

Que l'Angleterre, demain, nous donne notre complète indépendance et nous en verrons de belles au pays du Québec ! Sous la tutelle anglaise, nous sommes habitués à nous manger entre nous (il ne s'agit pas là d'un avancé gratuit) ; libres, nous nous dévorerions à belles dents. Pour le Canadien français, la chair de son compatriote a une saveur exquise. Le jeu des partis nous a accoutumé aux luttes fratricides. Nous n'avons pas su apporter à ce jeu *l'esprit sportif* qui le rend inoffensif et même roboratif pour les Anglais. Nous avons pris le jeu au sérieux et attaché une importance démesurée aux *couleurs* des deux camps ; nous avons consacré au *parti* des sentiments et des énergies que nous aurions dû réserver à *la patrie*. Privés d'un drapeau national, nous nous sommes fabriqués des drapeaux de partis. Puis, il y a notre fameux individualisme, hérité, paraît-il, de nos ancêtres français, et qui rend si difficile chez nous l'union, la coopération, l'accord pour l'accomplissement d'une œuvre commune. Enfin, nous n'avons jamais su au juste si notre patrie, c'était le Québec ou le Canada tout entier. Nous nous sommes toujours demandé si le groupe canadien-français survivrait dans l'océan anglo-saxon du continent américain, si l'assimilation ne constituait

pas la seule solution raisonnable. Notre patriotisme repose sur un instinct mais nous ne l'avons jamais *raisonné, pensé* à fond. Sur notre destin national, nous demeurons incertains, indécis. Un Français, un Anglais ne discutent pas leur patrie : ils savent ce que c'est, ils sont prêts à tout sacrifier, leurs biens et leur vie, pour elle. Si, demain, nous jouissions d'une entière liberté politique qu'en ferions-nous ? Trouverions-nous les *hommes d'Etat* capables de régler de façon satisfaisante tous les problèmes d'organisation intérieure et de relations extérieures qui se poseraient, exigeraient des solutions immédiates ? La liberté politique demande une longue préparation, un peuple n'y atteint qu'à la suite d'épreuves, de souffrances, de tâtonnements, d'essais, de repentirs et de reprises. Avant de se gouverner lui-même, il doit pouvoir démontrer qu'il peut se gouverner.

Le colonialisme politique nous défend contre nous-mêmes ; par ses zizanies et ses vexations, il tient notre patriotisme en haleine, il nous empêche de nous endormir dans une satisfaction mortelle. Nous devons sans cesse réagir, revendiquer, veiller sur la brèche. Nous nous tenons *en forme* parce qu'il y a toujours devant nous un puissant adversaire qui nous harcèle. Nous ne pouvons ni nous assoupir ni suspendre notre vigilance. D'ici au jour où nous serons prêts à la liberté, c'est pour nous l'état idéal. Un état dur, qui commande de la tension, un courage soutenu. Mais quel grand bien s'est jamais conquis sans effort et sans lutte ? « Si nous passions aux Etats-Unis ! » soupirent certains. Si nous passions aux Etats-Unis, c'en serait bientôt fait de notre existence comme peuple. Les Etats-Unis nous laisseraient tranquillement nous défaire dans une vie facile, amollissante, qui nous absorberait sans que nous nous en apercevions. Le colonialisme permet à un noyau de peuple de conserver son homo-

généité, de préparer durement sa future liberté. Familier des tiraillements, toujours en alerte, il apprend les lois de la vie et se trempe pour l'avenir.

\* \* \*

Devons-nous secouer notre dépendance spirituelle de la France ? C'est-à-dire renoncer aux maîtres et aux modèles de la pensée, de la littérature et de l'art français ? Il conviendrait avant de répondre à cette question de nous demander *à quoi* nous renoncerions et *par quoi* nous remplacerions ce à quoi nous avons renoncé.

A quoi renoncerions-nous ? Considérons les noms des philosophes qui vont de Descartes à Bergson et à Maritain ; des essayistes, de Montaigne à Daniel-Rops ; des critiques, de Boileau à du Bos et à André Rousseaux ; des poètes, de Chénier et Vigny à Valéry et Claudel ; des dramaturges, de Racine et Molière à Ghéon et Pagnol, des romanciers, de madame de La Fayette à Mauriac, des conteurs de Rabelais et de La Fontaine à Francis Jammes. Regardons tous les noms illustres et les œuvres magnifiques qui forment des sommets entre les extrêmes de chacune de ces séries. Voilà ce que nous rejetterions *en littérature*. En peinture, en sculpture, en sciences, les richesses françaises sont à peine moindres. Ces trésors nous y accédons de plain-pied par la nature même de notre sang, de notre esprit, de notre langue. Nous n'avons pas besoin de traductions pour comprendre les chefs-d'œuvre de la littérature française ; et nous en sentons toutes les nuances les plus ténues, les finesses les plus subtiles, ce qui est impossible à presque tous les étrangers. Je n'ai aucune objection à renoncer aux richesses spirituelles de la France si l'on me prouve que nous trouvons ici des richesses égales, si

L'on me cite des noms canadiens-français qui rivalisent avec ceux que je viens de mentionner. Nos écrivains nous ont-ils donné des nourritures assez variées et substantielles pour nourrir notre intelligence ? Prenons un manuel de la littérature canadienne-française et parcourons-le. Choisissons la douzaine d'ouvrages qu'il nous propose comme les meilleurs et lisons-les. Cette petite expérience nous fera réfléchir et nous éclairera sur la valeur humaine de nos richesses spirituelles. Dans les autres arts, la même expérience ne produira pas des résultats très différents. — Vous méprisez nos auteurs, nos artistes ? — Il ne s'agit pas de ça, mais de *voir clair*, de déchiffrer où réside notre intérêt véritable. — Alors ? — Alors, puisons aux réserves françaises aussi longtemps qu'elles seront *indispensables* à la vie, à la formation, au mûrissement de notre esprit. Quand nous aurons notre Rabelais et notre Montaigne, notre Racine et notre Descartes, notre Vigny et notre Valéry, notre Claudel et notre Mauriac, eh bien, notre dépendance spirituelle de la France tombera d'elle-même. Il y a, je le répète des colonialismes bienfaisants, nécessaires. Tout dépend du degré d'évolution politique et spirituelle d'un peuple. Nous réclamons à grands cris la liberté ? N'oublions pas que, jusqu'aujourd'hui, l'Angleterre et la France nous ont accordé celle *de ne pas disparaître*. En d'autres conditions, il est probable que nous aurions eu la liberté de mourir tout doucement, de nous résorber dans le grand tout anglo-saxon du continent américain.

\* \* \*

Est-ce à dire que nous serons toujours sous la coupe de l'Angleterre et de la France, que notre politique dépendra éternellement de Londres et notre vie spirituelle de Paris ? Certes,

non ! Une heure sonnera qu'il est impossible de déterminer où nos liens se détendront, tomberont, où notre peuple atteindra à la liberté parce qu'il sera mûr pour elle, qu'il pourra en éprouver les bienfaits sans en trop ressentir les inconvénients et les périls. Cette heure bénie, n'y aurait-il pas moyen de l'avancer ? Est-il désirable de forcer le développement d'un enfant, de vouloir le transformer en homme mûr sans qu'il connaisse les troubles de l'adolescence, les inquiétudes de la jeunesse ? Nos gens manifestent de l'impatience parce qu'ils oublient les enseignements de l'histoire, les lois de la croissance des peuples, qu'ils veulent des réalisations immédiates, s'accomplissant sous leurs yeux. Ils se décident malaisément à se dire : « Nous (notre génération), nous préparons seulement le terrain où nos arrière-petits-fils élèveront le temple de la liberté et de la grandeur de la nation. Nous ne sommes que les obscurs et pourtant nécessaires ouvriers, les manœuvres, les tâcherons des commencements ». La tâche des Canadiens français d'hier et d'aujourd'hui est ingrate, ne reçoit guère de récompense sensible. Un voile épais s'étend sur l'avenir et obscurcit de son ombre le temps présent. Notre patriotisme s'énerve et s'affaiblit, les doutes nous envahissent, des questions nous assaillent l'esprit auxquelles il est impossible de fournir de sûres et précises réponses. Les défaitistes sont ceux qui montrent le plus d'assurance et crient le plus fort. « Voyez, disent-ils, toutes nos entreprises de rénovation finissent dans le marasme, les programmes de réformes sérieuses ne se peuvent jamais appliquer. Chaque fois que surgit un nouveau mouvement national, il aboutit bientôt à un échec pitoyable. Instruits par tant de fiascos, ne devrions-nous pas tout lâcher, devenir tout simplement de braves Anglais et de bons Etatsuniens ? Ne serait-ce pas plus sage que de nous buter à sauver

un peuple qui ne veut pas du salut ? » Le langage des défaitistes sème le découragement dans les esprits superficiels et les caractères faibles.

Convient-il d'attacher une importance aussi considérable aux mouvements nationalistes, aux programmes de réformes, aux doctrines qui ne sont que des vues de l'esprit ? Les mouvements politiques de renaissance nationale ont leur utilité : ils galvanisent un moment les énergies, ils provoquent de passagers réveils. Mais ils n'ont pas l'importance vitale que plusieurs leur prêtent ; ce ne sont pas eux qui assureront la survivance de la nation. Remarquons d'ailleurs que ces poussées de fièvre qui provoquent comme une piqûre l'organisme de la nation le laissent abattu et déprimé lorsqu'elles tombent.

\* \* \*

Au fond, la survivance de la nation, sa persistance dans l'être ne dépendent ni de la politique ni des doctrines et des programmes élaborés par les doctrinaires et les théoriciens. Une politique saine inspirée de principes définis, des programmes rationnels en sociologie et en éducation favorisent la vie d'un peuple. A eux seuls, ils ne suffisent pas à la maintenir, à l'accroître. La nation subsiste, se développe *par la vertu de son instinct vital*. Elle vit parce qu'elle ne veut pas mourir ; elle vit parce que ceux qui la composent *procrésent, font des enfants*, alimentent généreusement la génération prochaine. Voilà le secret de la survivance, sa raison la plus profonde. Des familles nombreuses en très grand nombre, cela vaut mieux pour nous que toute doctrine, tout programme de rénovation — car doctrine et programme requièrent des êtres vivants. Plus nous ferons nombre, plus nous aurons de chances de survivre. Aucune

théorie, aucune politique ne sauraient compenser la diminution des naissances. Je préfère assister au baptême d'un petit Canadien français qu'entendre un beau discours patriotique. Les idéologies ont leur valeur mais ne croyons pas qu'elles nous dispensent de la nécessité primordiale de la procréation. Un peuple qui procrée peu devient rapidement un peuple de vieillards, voués bientôt à l'extinction.

Un sociologue à qui j'exposais ces vues de bon sens élémentaire m'objecta : « Oui... mais... si nos familles nombreuses vivent en de mauvaises conditions ? Si le capital humain, faute d'un milieu propice, se gaspille ? Songez au déchet lamentable... » Je trouvai que mon interlocuteur s'exprimait en sociologue. Il recherchait les conditions idéales, recherche louable et probablement chimérique. Peut-être n'existeront-elles jamais. En tout cas, en attendant qu'elles se réalisent, il importe que la vie se propage, continue. Dans une famille de huit à douze enfants, il y aura toujours plus ou moins de déchet humain... et de bons éléments, propres à vivifier, à enrichir, à grandir la nation. Les conditions de la vie familiale pourraient être meilleures dans nos milieux ouvriers, par exemple ? Assurément. Telles qu'elles furent, pourtant, notre capital humain *intéressant* n'a jamais cessé de s'accroître. Pourquoi cesserait-il brusquement ? Un homme qui ne pouvait plus procréer croyait tristement que la nation était devenue stérile.

Les berceaux vivants couvrent le Québec. N'y a-t-il pas là une raison péremptoire d'espérer, en dépit des pessimistes et des défaitistes de tout poil ? La survivance s'accomplira, disait un ironiste de chez nous, malgré les doctrines et les programmes de restauration. Boutade. Et pourtant !... Un jeune couple passe devant moi. Elle porte à l'annulaire la bague de fiançailles et

l'anneau de mariage. Ils n'ont pas l'air riche et ils semblent si jeunes ! Lui doit pratiquer un métier manuel. 1944 : l'appel militaire le guette, peut-être ? L'avenir ne déroule pas devant eux des couleurs engageantes. Pourtant, ils se sont épousés, ils s'aiment visiblement, leur union promet de continuer la vie. Et je me dis en les regardant aller que l'instinct vital de la nation triomphera des épreuves, que les Canadiens français s'épanouiront en des jours meilleurs, dans un demi-siècle, dans un siècle, non pas parce que nous comptons d'illustres réformateurs, mais parce qu'il y a parmi nous des jeunes qui aiment la vie, qui veulent vivre et transmettre la vie. Chaque fruit mûrit à son heure. Il y a l'heure des semailles qui n'est pas celle de la récolte. Il faut semer, même dans une terre ingrate et sous un ciel pluvieux. Nous n'avons pas encore assez semé. La moisson ondulera aux champs de l'avenir.

Rex DESMARCHAIS

## Louis Aragon

---

Ce qui nous prouve le mieux peut-être que la domination allemande n'est en France que physique, c'est le chant des poètes qui s'élève, pur et dépouillé, à la gloire de la Patrie et de la Liberté. Bien que la France soit plongée dans une misère telle que « tous ses fruits moisissent de peur » (Yvan Goll), ses poètes transforment en cristaux de joie l'immense douleur de la Patrie. Comme si elle voulait exprimer qu'elle dépasse son corps physique, l'âme de la France subsiste et chante. Partout surgissent de nouveaux poètes, et cette efflorescence est si riche et si éclatante qu'André Rousseaux y voit « une sorte de grâce accordée à l'âme de la France ». André Gide remarque pour sa part qu'il ne faut point nous étonner si tant de jeunes gens, comme d'autres « entrent en religion », sont, eux, entrés en poésie : ils ne cherchent pas seulement ainsi à « échapper aux hideurs environnantes », mais ils chantent surtout « par besoin de communion, de réconfort, puis par delà l'immense déboire, pour ressaisir une part de la France immarcescible ». Gide voit en effet dans la fonction poétique une « cléricature » et il ajoute que « nul livre, hormis l'Évangile, n'eût été de plus grand secours au combattant qu'un recueil de nos meilleurs poèmes ». L'accent sincère et douloureux des pages qui ont pu nous atteindre indique que la poésie n'est pas un luxe, mais qu'elle répond à un besoin d'exprimer l'homme. Devant l'immensité du malheur et l'extraordinaire des événements, le poète n'a d'autre choix que se taire ou crier sa douleur. Il est vrai que certains — se sentant sans doute impuissants à embrasser le réel aujour-

d'hui trop grand pour l'homme — ont préféré se réfugier dans le passé ou la légende, comme un François Mauriac qui, après avoir chanté *le Sang d'Atys*, célèbre aujourd'hui *le Sommeil d'Endymion* ; mais la plupart ont tenté d'exprimer la tristesse quotidienne des terribles années d'invasion et d'occupation. Prisonnier de guerre, un Patrice de la Tour du Pin travaille à quelque nouvelle quête de joie, mais refuse de publier un seul vers avant l'heure bénie de la libération ; un Jean Vivier « creuse un tunnel vers l'âpre avenir » ; un Pierre Emmanuel proclame que la France n'a pas « trahi le visage de Dieu » et un Paul Eluard affirme n'être plus que le chantre de la Liberté, tandis que les aînés travaillent à un *Faust* ou songent à quelque nouvelle *Annonce faite à Marie*. En terre américaine, d'autre part, un Saint John Perse poursuit un discours hautain et ésotérique et un Alain Bosquet s'engage dans une voie exaspérée, pendant que Jules Supervielle, « la France sur les bras », persiste à vivre « sous un ciel qui n'a plus mémoire de l'aurore ». Mais le plus grand des poètes de ces nouvelles années terribles, c'est Louis Aragon, dont *le Crève-Cœur* <sup>(1)</sup> et les fragments connus du *Cantique à Elsa* sont les plus belles pages de poésie que la guerre ait inspirées.

M. Malcolm Cowley nous a raconté dans *Gants du Ciel* comment l'antimilitariste qu'était Aragon a, devant la menace allemande, assumé ses devoirs de patriote, comment il a, après avoir languï derrière la ligne Maginot, pénétré en territoire belge avec les armées d'avant-garde, pris part à la Bataille des Flandres, été témoin et acteur de Dunkerque, traversé en Angleterre puis de nouveau en France pour subir, une seconde fois, le choc des *Panzerdivisionen* ; comment, après avoir été deux fois décoré pour bravoure (Croix de Guerre, Médaille Militaire), il a été

(1) Réédité à Montréal par les Editions Variétés, 1943.

LOUIS ARAGON

démobilisé lors de l'armistice et s'est retiré « dans un château rose en Corrèze », pour y attendre, comme tous les Français amis de la Liberté, l'arrivée des armées de libération. Les poèmes qui composent *le Crève-Cœur* ont été écrits, d'octobre 1939 à octobre 1940, soit au front, soit à Paris, soit en Corrèze après l'armistice, et tous ils chantent, avec une sincérité et une simplicité émouvantes, l'amour et la douleur de la Patrie et d'Elsa, double objet d'une unique affection.

Louis Aragon, qui avait fait la première Grande Guerre en qualité d'aspirant officier, a été mobilisé de nouveau avec le rang de sergent, l'automne de mil neuf cent trente-neuf, et ses premiers poèmes de guerre disent la tristesse de voir les plus jeunes s'engager dans une aventure qui semble devoir être plus terrible encore que celle qu'il a vécue vingt ans auparavant. Aujourd'hui, la Gare de l'Est « mange leurs amants » et demain les femmes connaîtront enfin comme nous « le paradis perdu de nos bras dénoués ». Mais, derrière la Ligne Maginot, ce n'est point seulement Elsa qui est absente, mais toute la joie de vivre, les lieux chers, et jusqu'à cette chanson « qu'on ne pouvait entendre sans que le cœur battît et le sang fût en feu » :

*Absence abominable absinthe de la guerre,*

qui donne le mal du pays et l'ennui de vivre. C'est la lettre de l'épouse qui n'arrive pas, c'est l'inaction des mois d'automne qui rappelle les temps carolingiens et qui fait de chaque soldat un roi lâche dont les rêves se sont mis au « pas mou de nos vaches » :

*Le temps a retrouvé son charroi monotone  
Et rattelé ses bœufs lents et roux c'est l'automne.*

REVUE DOMINICAINE

Cette *drôle de guerre* continue jusqu'au printemps et Aragon désire son ciel, sa musique et sa femme

*sans qui rien n'a chanson ni couleur  
Sans qui Mai n'est pour moi que le désert physique  
Le soleil qu'une insulte et l'ombre une douleur.*

Les émotions exprimées par Aragon dans ses poèmes de guerre sont humbles et vraies, on n'y trouve point de rhétorique, mais pour ainsi dire le battement lui-même de son cœur malheureux. Il y a dans ses vers une profonde détresse, avec ici et là un sourire ou un grain d'espérance :

*Peut-être pas pour nous mais cessera l'orage  
Un jour et reviendra le temps des mots croisés.*

Les poèmes qui suivent décrivent l'invasion de la Belgique puis de la France, l'occupation, la désorganisation du pays, la défaite et la secrète résistance française. Les Belges accueillent avec enthousiasme les chars d'assaut français

*Et ceux qui vont mourir debout dans les tourelles  
Entourés de lilas par un peuple grisé*

mais l'avance nazie sème rapidement la consternation et le désordre et les vers d'Aragon nous montrent les mitrailleuses au carrefour des routes, la grande épicerie en cendres, les morts qui dorment avec la photo de leur promise, l'envahisseur qui trouve la table du repas qu'on n'a pas desservie, les portraits de famille, les bibelots sans charme aux yeux indifférents,

LOUIS ARAGON

*Tout ce pauvre trésor qui sent la camomille  
Ils riront sans comprendre Ils sont les conquérants.*

Un des plus beaux poèmes, infiniment émouvant dans sa nudité et son dépouillement, nous décrit une nuit en plein jour du nouveau Walpurgis :

*Avec son grand transport de pleurs et de pâleurs  
Reconnais-tu les champs la ville et les rapaces  
Le clocher qui plus jamais ne sonnera l'heure  
Les chariots bariolés de literies  
Un ours Un châte Un mort comme un soulier perdu  
Les deux mains prises dans son ventre Une pendule  
Les troupes échappés les charognes les cris  
Des bronzes d'art à terre Où dormez-vous ce soir  
Et des enfants juchés sur des marcheurs étranges  
Des gens qui vont on ne sait où tout l'or des granges  
Aux cheveux Les fossés où l'effroi vient s'asseoir...*

C'est, comme dit le titre magnifique, toute la *Tapiserie de la Grande Peur*. Un des plus beaux poèmes du *Crève-Cœur*, je veux dire *la Valse des vingt ans*, constate, sur un ton légendaire qui rend le sujet supportable, que le poète est

*Bon pour le vent bon pour la nuit bon pour le froid  
Bon pour la marche et pour la boue et pour les balles*

---

*Bon pour l'amour et pour la mort et pour l'oubli  
Dans le manteau de pluie et d'ombre des batailles  
Enfants-soldats roulés vivants sans autre lit  
Que la fosse qu'on fit d'avance à votre taille...*

REVUE DOMINICAINE

C'est la valse des vingt ans, la valse des conscrits, et le pauvre Aragon, quarante ans passés, trouve que leurs vingt ans lui sont proches. Mais il a accepté son devoir, l'a accompli courageusement quoique sans enthousiasme, et sa douleur s'est identifiée à celle de la Patrie défaite :

*Ma patrie est comme une barque  
Qu'abandonnèrent ses haleurs  
Et je ressemble à ce monarque*

*Plus malheureux que le malheur  
Qui restait roi de ses douleurs.*

Mais l'oiseleur qui veut mettre en quarantaine les chants de la France est impuissant à faire taire les poètes de la Liberté. Il peut brûler les cahiers de poèmes trop patriotiques sur la place publique, le peuple sait par cœur les plus beaux et se les chante à lui-même comme des promesses de liberté. Louis Aragon déclare qu'il est un temps pour la souffrance et que lorsque Jeanne vint à Vaucouleurs le jour avait cette pâleur ; ailleurs, il raconte que c'est dans quelque Syrie que les Croisés

*comprirent vraiment les vocables sonores  
Et blessés à mourir surent qu'Eléonore  
C'était ton nom Liberté Liberté chérie.*

C'est en recourant à des sujets légendaires et historiques que Louis Aragon a exprimé sa résistance et chanté la Liberté, car toute forme directe de propagande patriotique aurait été refusée dans les journaux et revues contrôlés par le gouvernement d'oc-

LOUIS ARAGON

cupation. Ce recours à la légende n'enlève aucunement à l'actualité des poèmes et chaque vers est vraiment, selon le mot d'Aragon lui-même, « le sang de sa coupure ». Ce que Louis Aragon chante sous un ciel de France que les oiseaux ont déserté, c'est l'espérance en la victoire finale et en la libération du territoire occupé, « où l'on trime où l'on saigne où l'on crève de froid », et où son poème veut être

*Comme un air murmuré qui rend les pieds moins lourds  
Un café noir au point du jour  
Un ami rencontré sur le chemin de croix...*

Mince plaquette de soixante pages, le *Crève-Cœur* est une image très émouvante et très belle de cette « drôle de guerre » qui, après avoir démoralisé par ennui le peuple de France, l'a écrasé impitoyablement avant même qu'il n'ait pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, et qui, maintenant, ne lui permet plus que la douleur et l'espérance.

L'inspiration est ici chez Aragon si constante et son chant est si rempli d'amertume qu'il peut sembler sacrilège de parler *technique*, après avoir écouté cette voix d'homme. Mais le *Crève-Cœur* est une œuvre qui apporte tant de nouveautés techniques et ouvre tant de possibilités d'écriture qu'il n'est guère possible de se taire à ce sujet. D'ailleurs — Aragon prend le soin de nous en avertir lui-même — toute innovation technique est ici légitimée par le besoin d'exprimer des réalités nouvelles, car « cette guerre étrange qui est le paysage d'une poésie inconnue et terrible, est nouvelle au langage et étrangère encore à la poésie ». Aragon utilise une grande multitude de formes de vers et les découvertes d'un Apollinaire font partie de son acquis ; mais

c'est dans le domaine de la rime qu'il innove, de la rime qu'il considère comme un progrès, dont la dégénérescence ne vient que de sa fixation et qu'il veut restaurer dans sa dignité, « parce qu'elle est l'introductrice des choses nouvelles dans l'ancien et haut langage qui est soi-même sa fin, et qu'on nomme poésie ». Aragon sait que la poésie est scandale à ceux qui ne sont pas poètes, que la majorité des lecteurs sont dégoûtés de la rime ; mais il s'empresse d'affirmer que cela est dû aux abus qu'on en a faits dans un but de pure gymnastique et aussi parce que le vers libre a voulu usurper la liberté créatrice avec son laisser-aller, et que ce n'est point la rime qui est usée, mais « seulement le cœur lâche de ceux qui croient que tout a été rimé », tandis que « la vie et l'histoire broient les hommes dans des creusets modernes et barbares ». Aragon cherche donc à conquérir la forme poétique adéquate au réel non dans le laissez-aller, mais dans le travail d'invention, et ses poèmes du *Crève-Cœur* ont un tel accent de vérité qu'il n'est guère permis d'imaginer qu'il n'ait pas réussi. C'est que pour lui le perfectionnement de la rime et de la technique du vers n'a d'autre but que de mettre au service de l'inexprimable les ressources de ses nuances infinies. Et ses poèmes sont de telles réussites que son jeu aux confins de la pensée et de la chanson déconcerte la raison pratique, mais nous touche tout de suite par le ton d'authenticité de cette parole.

Louis Aragon ne se contente pas ici de morceler le vers, ce qu'ont fait Hugo, Verlaine et Apollinaire dans un *crescendo* libérateur, mais il morcelle encore la rime elle-même. La guerre lui donne pour *éternel* une nouvelle rime : *shrapnell* ; il fait ailleurs rimer *elle* avec *l'* ; il introduit des rimes complexes : *aînesse* et *et n'est-ce, ivresse* et *est-ce, M où* et *moue, rade Io* et *radio, moi je* et *outrageux, les aide* et *Groupe Z* ; il décompose aussi des

LOUIS ARAGON

rimes : *fils aiment, défi sème et emphysèmes*, ou encore *emblèmes, DLM et problèmes* ; mais son innovation la plus audacieuse est sans doute celle de la rime enjambée, la première consonne du vers suivant complétant la rime, comme dans :

... battre

... là-bas

*Trop proche...*

ou encore :

... cérémonial

*l'excommunia*

*Livide*

ou cette strophe entière qui donne trois rimes au mot *Oureq* :

*Que les heures tuées  
Guerre à Crouy-sur-Oureq  
Meurent mal Et tu es  
Mon âme et mon vautour  
Camion de buées  
Mélancolique amour  
Qui suit l'avenue et  
Capitaine au long cours  
Quitte pour les nuées  
Les terres remuées...*

Surtout que l'on n'aille pas voir dans ces innovations techniques purs amusements de rimailleur ; si Aragon tente d'introduire ces techniques nouvelles dans la versification française, ce n'est que pour libérer davantage le poète, car une lettre de

## REVUE DOMINICAINE

plus à la rime peut être « une porte ouverte sur ce qui ne se dit point » autrement. Ce n'est point dans ces innovations que réside le plus grand mérite du poète du *Crève-Cœur* ; s'il a assoupli davantage encore le vers français sans lui enlever de sa puissance incantatoire, sa grandeur première consiste à avoir su forger une arme d'expression dont le métal est assez puissant et assez résistant pour transformer en beauté l'immense douleur d'un pays qui n'est plus que *faim, misère et amour*.

Le poète a d'ailleurs répondu lui-même à ceux qui ont attaqué sa poétique et je ne saurais mieux faire que le citer pour terminer :

*Ah si l'écho des chars dans mes vers vous dérange  
S'il grince dans mes cieux d'étranges cris d'essieu  
C'est qu'à l'orgue l'orage détruit la voix de l'ange  
Et que je me souviens de Dunkerque Messieurs.*

C'est ainsi que le poète de la révolte est entré dans l'ordre.

Guy SYLVESTRE

## Directives pratiques

CONSULTATION CANONIQUE

---

### *Peut-on se confesser à un laïque ?*

La question ne manquera pas d'étonner nos lecteurs. On trouve déjà assez dur de se confesser à un prêtre, sans qu'on envisage l'hypothèse de le faire à son prochain. Qu'on se rassure. Si nous abordons la question de la confession aux laïques, ce n'est pas pour en recommander la pratique, mais uniquement pour répondre à un correspondant qui nous assure avoir entendu dire que l'aveu de ses fautes à son prochain a été pratiqué communément autrefois.

Il est bien vrai que la confession aux laïques a été une pratique courante au moyen âge. Les fidèles y voyaient un moyen d'obtenir la rémission de leurs péchés. Même plus, de nombreux canonistes et théologiens en ont étudié la nature et les effets, et plusieurs d'entre eux ont imposé aux fidèles l'obligation de s'y soumettre, en cas de nécessité et en l'absence de tout prêtre. Si l'on veut connaître l'histoire de cette pratique, et surtout l'histoire de la doctrine de la confession aux laïques, l'on pourra consulter avec grand profit l'ouvrage scientifique du R. P. Amédée Teetaert, Ord. Cap., publié sur le sujet à Louvain en 1926. Nous y puiserons les renseignements jugés essentiels à la réponse à notre question.

Tout d'abord la confession aux laïques ne comportait que l'aveu des fautes légères et quotidiennes. Ainsi conçue, elle ressemblait à la coulpe monastique, à savoir l'accusation publique que les moines faisaient au Supérieur, devant la communauté réunie, de toutes les imperfections qu'ils avaient commises. Or c'est par les moines que la confession de ses fautes légères à son prochain a été répandue au milieu des fidèles, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci se soumettaient à cette pratique dans l'espérance d'obtenir le pardon de leurs fautes ; l'humiliation et la contrition

du cœur et du corps qu'elle provoquait ou augmentait, et aussi les prières du confesseur en étaient une garantie.

Au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, alors que, selon la doctrine des théologiens, la confession n'est plus subordonnée à la pénitence, mais faite pour elle-même, et pour ainsi dire indépendamment de la satisfaction, l'aveu des péchés graves aux laïques fait son apparition. Les premiers témoignages d'une telle confession dans l'Eglise latine datent de cette époque. Et encore les faits apparaissent-ils isolés et extraordinaires. Exceptionnelle au début, la pratique en devint générale aux siècles suivants. Reconnaissant la confession comme une nécessité et une obligation pour obtenir le pardon des péchés, les fidèles prirent l'habitude de se confesser entre eux, à défaut de pouvoir le faire à un prêtre.

La chose se pratiquait surtout sur les champs de bataille et dans les naufrages. Chez les chevaliers et les marins, en effet, le besoin de se confesser au prochain se faisait sentir plus impérieusement que chez les autres fidèles. Ayant remis d'ordinaire la confession de leurs péchés à une occasion favorable, ils cherchaient et aspiraient à purifier leur âme, quand ils gisaient blessés sur les champs de bataille ou se voyaient exposés au péril du naufrage. Jetant les yeux sur leur entourage pour y découvrir un prêtre et ne pouvant la plupart du temps en apercevoir, ils avouaient leurs fautes à un compagnon d'armes ou de voyage, dans l'espérance d'en recevoir le pardon, à cause de la grande confusion et de la profonde humiliation qu'ils éprouvaient à poser cet acte.

On trouve de nombreux exemples de cette pratique dans les chroniques et les chansons de gestes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. En voici deux exemples que cite le P. Teetaert (l. c., p. 487).

Dans le roman de Raoul de Cambrai, le baron Aleaume, blessé grièvement, se confesse, à défaut d'un prêtre, à deux de ses compagnons d'armes :

*«Le baron se confesse de ses péchés  
Aux deux barons qu'il vit tout près,  
Parce qu'il n'était pas secouru par un prêtre».*

## DIRECTIVES PRATIQUES

Dans la chanson de Roland, le comte Olivier, blessé à mort par le Kalife, ayant appelé Roland, son ami et son pair, met pied à terre et, couché sur le sol, s'accuse à haute voix de ses fautes.

*« Olivier sent l'angoisse de la mort,  
Ses deux yeux chavirent dans sa tête,  
Il perd l'ouïe, et achève de perdre la vue,  
Met pied à terre et sur le sol se couche,  
A haute voix s'accuse de ses fautes,  
Joint ses deux mains qu'il lève vers le ciel,  
Implorant Dieu de lui accorder le Paradis,  
Et de bénir Charles et la douce France,  
Et son compagnon Roland par dessus tous les hommes ».*

Il ne faudrait pas croire cependant que la confession de ses fautes à son prochain avait lieu seulement sur les champs de bataille. Elle était aussi entrée dans les mœurs du peuple. Un récit savoureux tiré d'une collection d'aventures du moyen âge nous en convaincra. Nous tenons à le rapporter, parce qu'il nous indique la façon de pratiquer cette confession.

« Un homme habitait avec son épouse dans une forêt, loin de l'église paroissiale. Un dimanche des Rameaux, jour où tous les habitants avaient l'habitude d'aller à confesse, comme la terre était couverte d'une épaisse couche de neige, l'homme propose à sa femme de rester chez eux et de s'avouer mutuellement leurs fautes. La femme consent, se met à genoux et se confesse entre autres de plusieurs manquements graves à la fidélité conjugale ; elle exprime son repentir et promet de se corriger. L'homme s'incline alors vers elle, lui donne trois petits coups et lui pardonne au nom de Dieu les fautes commises. La femme invite ensuite son mari à lui avouer à son tour ses péchés. Celui-ci lui assure qu'il ne lui a jamais été infidèle, excepté une fois, quand séduit par les charmes de la petite servante Adélaïde, il n'a pu y résister. Après cet aveu, la femme reproche durement au mari sa conduite infidèle, le prend par les cheveux, le traîne jusqu'à la porte et l'accable de coups de balai » (cf. l. c., p. 491).

Les théologiens et les canonistes se sont emparés peu à peu de la confession aux laïques et l'ont incorporée dans les doctrines

pénitentielles de leur époque. On peut dire d'une façon générale qu'aucun d'eux n'a jamais considéré la confession aux laïques comme une confession sacramentelle, pas plus celle des péchés mortels que celle des fautes légères et quotidiennes. Tous, en effet, font une distinction nette et explicite entre la confession faite à des semblables et la confession faite au prêtre. Cette dernière seule est appelée sacramentelle, au sens propre du mot, parce que seule elle met le pénitent en relation avec le pouvoir des clefs. Le pouvoir d'absoudre, en vertu duquel la rémission de la faute et de la peine éternelle ou simplement le pardon des peines temporelles est opéré, n'est conféré qu'aux seuls prêtres.

Dans la confession aux laïques il n'y a donc pas d'absolution. C'est la contrition, provoquée ou augmentée par l'humiliation de révéler ses fautes à son prochain, qui est censée justifier le pécheur. Les théologiens cependant ont enseigné que les fidèles étaient obligés en cas de nécessité et en l'absence du prêtre, de se soumettre à cette pratique. Les raisons théologiques qu'ils ont fait valoir pour justifier cette obligation ont varié avec le développement de la doctrine de la Pénitence. Nous n'avons pas à les exposer ici. On nous permettra seulement de mentionner les raisons apportées par saint Thomas d'Aquin sur ce sujet.

D'abord la confession des péchés véniels n'est pas obligatoire ; il n'existe aucun précepte d'en faire l'aveu à un prêtre, encore moins à son prochain, bien qu'il soit avantageux et plus parfait de les confesser. La rémission des fautes vénielles, en effet, peut être obtenue ou par l'infusion de la grâce, comme cela se fait dans la réception des sacrements ; ou par un acte qui, extérieurement, signifie la détestation de ses péchés, comme c'est le cas de la confession générale, la récitation du *Notre Père* ; ou par un acte de révérence envers Dieu ou les choses divines, comme la bénédiction épiscopale, l'aspersion de l'eau bénite (cf. IIIa pars, qu. 87, art. 3).

Quant aux péchés mortels, la confession en est nécessaire de nécessité de salut. Si le pécheur ne peut s'acquitter de fait de

cette obligation, il doit avoir au moins la volonté de confesser ses péchés. Ce désir, inclu dans la contrition, suffit pour obtenir la rémission des péchés en cas de nécessité. *Contritio cum proposito confitendi et desiderio absolutionis sufficit ad liberandum a morte æterna* (cf. IV Sent., dist. XVII, qu. 3, art. 3). Cependant le pénitent est obligé de réaliser et d'accomplir, autant qu'il est en son pouvoir, le vœu qu'il a de se confesser, s'il ne peut de fait recevoir le sacrement. Or celui qui se confesse à un laïque réalise plus parfaitement ce vœu que celui qui ne le conçoit qu'intérieurement. Il est donc nécessaire d'avouer ses fautes à son prochain, dans le cas où l'on ne peut s'adresser à un prêtre. C'est pour cette raison que la confession aux laïques est imposée au pécheur qui veut obtenir le pardon de ses péchés.

Il reste que celui qui s'est confessé à un laïque doit refaire même confession à un prêtre, dès qu'il en aura l'occasion. Et cela pour un triple motif : d'abord pour obtenir la réconciliation avec l'Eglise, ensuite pour acquérir un effet sacramentel plus grand et plus étendu, enfin pour observer le précepte de la confession.

Voilà donc, aussi brièvement que possible, l'idée que saint Thomas se fait de la confession aux laïques. A ses yeux elle n'est pas une confession sacramentelle, mais *quodammodo sacramentalis*, en tant, notamment, qu'elle constitue la partie subjective du sacrement de Pénitence. On peut dire qu'avec lui elle acquiert une importance inconnue jusque-là ; elle parvient au point culminant, à l'apogée de son évolution. Après lui, elle commence à diminuer et à déchoir. « Chose curieuse, fait remarquer le P. Teetaert (l. c., p. 330), la cause de cette déchéance progressive est à chercher en grande partie dans les principes posés par le Docteur angélique lui-même, en tant qu'il place l'efficacité sacramentelle dans l'absolution et dans le pouvoir des clefs. Les théologiens postérieurs, appliquant cette théorie à la confession aux laïques, concluront peu à peu à sa non-nécessité et même à son inutilité ».

Raymond CHARLAND, O. P.

Mon révérend Père,

Le bon Dieu veut-il les guerres ? On entend diverses versions sur ce point. Les uns prétendent que c'est Dieu qui envoie ou suscite les guerres, pour punir ; les autres sont d'avis que ce sont les hommes qui veulent et font les guerres pour satisfaire leurs ambitions, leur orgueil, et le reste, et le reste. Si les guerres sont la cause de tant de mal, de tant de désordres, la source de tant de péchés, le bon Dieu peut-il vouloir les guerres ? Est-ce pour tirer du mal un plus grand bien ? C'est un sujet qui se discute souvent et qui semble difficile à expliquer.

(S'il n'y a pas de raisonnement sur les questions, puis-je en soumettre une autre ?)

Le fait de laisser un montant d'argent après sa mort en vue de faire dire des messes pour le repos de son âme, indique-t-il un motif d'égoïsme, comme le prétendent bien des gens ? On affirme alors que le Ciel s'achète — avec de l'argent — et que ceux qui n'en ont pas devront nécessairement rester en purgatoire plus longtemps que ceux qui ont les « moyens » de se faire dire des messes après leur mort.

Mademoiselle Y.

Mademoiselle,

Dieu veut-il les guerres ? Avant de répondre, commençons par distinguer deux choses dans une guerre. D'abord, il y a les *péchés* que commettent ceux qui déclarent injustement la guerre et tous ces innombrables péchés dont la guerre est la cause. Eh bien ! Dieu ne peut pas vouloir le péché et, à ce point de vue, *Dieu ne veut pas la guerre mais Il la permet* afin d'en tirer de plus grands biens. Ni directement ni indirectement, Dieu ne peut vouloir le péché, car Il se détruirait lui-même, étant le Bien absolu. L'homme seul est responsable du péché et s'il fait la guerre pour satisfaire ses ambitions, son orgueil, etc... il en est le

## DIRECTIVES PRATIQUES

seul coupable. Ce triste pouvoir de pécher nous appartient en propre, nous le devons à notre liberté, mais celle-ci est un bien.

Mais si Dieu ne fait que *permettre* les péchés qui sont commis dans une guerre, *Il veut* cependant tous les maux physiques, les souffrances corporelles et morales, les désastres, etc... Oui, et c'est peut-être ici que vous serez surprise, *Dieu veut positivement* tous les maux dont la guerre est la cause (à l'exception du péché, bien entendu). Mais comment peut-il vouloir tant de maux pour les hommes qu'Il a tant aimés ? Pour l'expiation du péché. Tout homme a péché et tout péché mérite une peine, en cette vie ou en l'autre. Et remarquez bien que c'est une grâce d'expier durant la vie présente qui est bien courte alors que l'autre vie sera éternelle. Un païen disait : « Après la perte de l'innocence par le péché, le plus grand des biens, c'est le châtiement ». Oui, les souffrances, les peines, les croix, la mort qui nous permettent d'expier nos fautes. C'est tous les jours que l'amour de Dieu rencontre le refus et la résistance, c'est tous les jours aussi que l'homme doit expier. C'est parce qu'Il est un Père qui nous aime que Dieu nous fait souffrir pour nous corriger et nous sauver. Des parents qui aiment leurs enfants les châtient souvent et c'est pour leur bien qu'ils le font. Nous sommes tous de ces enfants rebelles que Dieu doit souvent punir s'Il veut que nous arrivions au ciel. Sans la souffrance, l'homme se détourne si vite de Dieu !

Je sais bien, Mademoiselle, que ces considérations ne vous enlèveront pas toute angoisse devant tant de maux qui affligent le monde, car il y a là un mystère. Mais soyez bien sûre que tout ce que Dieu fait est pour le mieux. Et je vous cite ici une page d'un grand théologien, dominicain français : « Nous ne voyons, dit-il, que l'envers des choses, comme dans une broderie dont le beau dessin nous reste indéchiffrable du côté du canevas où s'entrelacent les fils dans un subtil désordre. C'est là pourtant que la brodeuse travaille, et il la faut laisser faire, patiemment, sans préjuger à tort et à travers de ses intentions ou de ses dé-

faillances. Vous savez bien qu'une pièce en son lieu placée va donner tout d'un coup son sens à un ensemble qui sans elle restait informe ». De même, ce monde est un chaos informe, car nous n'en voyons que l'envers ; nous ignorons les grandes intentions de Dieu. Chacun de nous n'a-t-il pas, un jour ou l'autre dans sa vie, reconnu après plusieurs années, que tel événement qui l'avait déconcerté, s'était produit pour son plus grand bien. Ainsi, attendons et nous verrons un jour que Dieu a bien fait toutes choses.

Quant à votre deuxième question, j'y réponds brièvement, car vous voyez que je ne rationne pas mes explications, au risque de vous faire perdre votre temps. Le fait de laisser de l'argent pour se faire dire des messes après sa mort n'indique pas d'égoïsme mais de la prudence. Cependant, il ne faudrait pas croire qu'on ira plus vite au ciel si on a payé beaucoup de messes, et cela de façon nécessaire. Non ! le ciel ne s'achète pas. C'est Dieu qui applique le « fruit » des messes et Il les applique selon les mérites du défunt. Il peut arriver qu'une personne qui ne laisse pas même un dollar pour se faire dire des messes, aille plus vite au ciel qu'une autre qui en a payé des centaines. C'est que les messes ne remplacent pas les bonnes œuvres d'une vie. Le plus important, ce sont les bonnes dispositions d'après lesquelles Dieu applique le mérite des messes. La messe n'a rien d'une machine automatique ; elle est une réalité spirituelle qui agit selon un ordre spirituel et selon que Dieu le veut. Ce qui est sûr, c'est que Dieu secourt plus particulièrement ceux qui l'ont mérité de leur vivant. Les messes peuvent servir au repos de notre âme, et c'est bien d'en faire dire, mais n'allons jamais croire qu'elles remplacent les mérites personnels, de sorte qu'en se faisant dire des messes, on n'ait plus rien à faire.

Et je termine avec l'espérance de vous avoir été quelque peu utile. Si oui, souvenez-vous de moi dans vos prières.

Bien vôtre en Notre-Seigneur,

Père Y.

## Le sens des faits

---

### *L'Association catholique d'Etudes bibliques au Canada*

Le trente janvier dernier, des professeurs d'Écriture sainte et des spécialistes dans les sciences bibliques se réunissaient au Grand Séminaire de Montréal. Le moment choisi pour la première réunion de ce genre au Canada avait quelque chose de symbolique. Nos lecteurs se rappellent sans doute que nous célébrions, il y a quelques mois, le cinquantenaire de la publication de l'encyclique *Providentissimus Deus*, la première initiative officielle de Léon XIII en faveur des sciences bibliques, et qui fut un tournant dans l'histoire des études scripturaires chez les catholiques.

Au risque de paraître un peu trop enthousiaste, je dirai qu'il y a lieu de croire que la réunion du 30 janvier restera une date importante pour tous les Canadiens qui s'intéressent à l'Écriture sainte.

Il existe chez nous plusieurs travailleurs qui s'appliquent à une étude sérieuse de la Bible, des langues bibliques, de l'histoire des origines chrétiennes, même de l'archéologie du Moyen Orient. Cependant, par malheur, ils vivent trop souvent éloignés les uns des autres, perdus dans des milieux non pas totalement indifférents, mais où il leur est difficile de susciter autre chose qu'encouragement et sympathie. La collaboration efficace, les relations intellectuelles, si nécessaires à tout spécialiste, leur manquent, quand ce ne sont pas les instruments indispensables au travail sérieux.

On sait l'effet désastreux de cet isolement. Si, aux premières heures, grâce à un zèle de néophyte, l'on reste attaché à son labeur obscur, il est bien difficile de ne pas céder tôt ou tard aux attractions d'œuvres extérieures, dont l'importance n'est pas moins réelle, et où se trouve satisfait ce besoin inné qu'éprouve l'homme de vivre dans un monde préoccupé des mêmes pensées que lui. Mais les études scripturaires n'y gagnent rien, et même en souffrent beaucoup.

C'est à cet état de choses que l'*Association catholique d'études bibliques au Canada*, dont la réunion du 30 janvier a jeté les bases, cherchera désormais à remédier.

La nouvelle association se propose avant tout de *promouvoir les études bibliques* au Canada, en groupant les spécialistes et les professeurs d'Écriture sainte et tous ceux dont l'activité intellectuelle se rattache aux sciences bibliques.

Chaque année, ils se réuniront une ou deux fois pour échanger des vues, discuter de problèmes communs, chercher les moyens de relever chez nous le niveau des études scripturaires.

Une telle association, pour porter des fruits, ne se limitera pas à cela : les réunions officielles ne seront que l'amorce d'un travail plus profitable. Par le contact périodique qu'elles offriront aux membres de l'association, elles leur permettront de se mieux connaître, et surtout elles prépareront des relations plus immédiates, et favoriseront la mise en commun des instruments de travail indispensables à toute œuvre scientifique. En somme, l'association devra développer un esprit de collaboration réelle.

On l'a répété bien des fois : le travail scientifique est le plus souvent conditionné par le milieu. Il arrive bien parfois qu'un esprit génialement doué se développe seul et conserve toute sa vie une application véritable au travail, malgré une ambiance défavorable. Il pourra même produire une œuvre originale et marquante. C'est là toutefois un cas exceptionnel, et qui tient presque du miracle.

Pour qu'un travail sérieux s'accomplisse, il faut ordinairement qu'un climat favorable l'entoure. Les aptitudes, l'application constante sont évidemment nécessaires, mais sans un milieu propice, un peu comme la semence qui tombe dans un terrain mauvais, elles peuvent germer, mais bientôt elles s'atrophient et ne portent que des fruits médiocres.

Au Canada, comme ailleurs, nous avons des gens de talent, formés aux méthodes scientifiques. S'il ne nous a pas été donné encore de voir dans le domaine scripturaire autre chose que des œuvres *remplies de promesses*, quand elles n'étaient pas simplement médiocres et mauvaises, cela vient en grande partie de ce que l'on a presque toujours travaillé dans des conditions peu favorables : à peu près pas de relations entre biblistes, par conséquent aucun échange de vues, et surtout manque d'atmosphère intellectuelle qui encourage les recherches et les stimule.

C'est principalement cette atmosphère intellectuelle que la nouvelle association biblique est appelée à créer et à entretenir.

## LE SENS DES FAITS

Nous devons donc remercier ceux qui sont à l'origine de sa fondation, Son Eminence le Cardinal Villeneuve et les archevêques et évêques du Québec. A ce premier remerciement doit s'en joindre un autre à l'adresse du T. R. Père Adrien-M. Malo, O. F. M. (le premier président de l'Association) chargé par l'Episcopat de grouper les biblistes et dont le dévouement et le tact ont fait de la réunion du 30 janvier un véritable succès.

Adrien-M. BRUNET, O. P.

### Mes impressions sur La Trappe de Rogersville en Acadie

Je viens de vivre trois belles semaines dans les monastères de vie cistercienne de Rogersville, Nouveau-Brunswick, où j'ai prêché les retraites annuelles, celle des Trappistes et celle des Trappistines. L'impression qui me reste, c'est que la divine Providence a fait un grand cadeau à l'Acadie, en dirigeant vers nos régions ces deux communautés de si belle vie monastique. C'est encore une de ces bénédictions que Dieu réserve aux peuples qui lui sont fidèles. Elle a été méritée par les grandes souffrances des ancêtres. La noble Acadie était une terre toute préparée pour recevoir les représentants de la plus pure tradition monastique.

Les fils et les filles de saint Bernard devaient trouver en terre acadienne des âmes généreuses, des âmes capables de comprendre et de vivre leur idéal de vie monastique. Dieu a de ces délicatesses pour les âmes et aussi pour les peuples qui ont beaucoup souffert : il leur réserve des bénédictions de choix. Heureux diocèse qui possède ces puissants paratonnerres !

Toute la partie de Rogersville occupée par les deux monastères et leurs dépendances, est comme une enceinte sacrée, enveloppée d'une atmosphère de silence, de prière et de paix. Jour et nuit l'office divin est chanté dans les deux maisons. Les gens de Rogersville le savent, car les cloches leur rappellent fréquemment, au cours du jour et de la nuit, que la sainte activité de la prière est la grande occupation des habitants de ces deux vestibules du Paradis. A la pensée que Dieu remplit de *sa présence* le ciel et la terre, tous les pays, toutes les localités, les villes et les campagnes, et que son action créatrice et ordonnatrice s'exerce constamment dans la marche et l'activité des êtres, on conçoit facilement la nécessité d'avoir des maisons comme celles-

là, où constamment on pense en l'adorant à cette présence d'immensité.

C'est le grand rôle de l'Office divin de nous remettre en présence de cette vérité à laquelle le monde pense très peu. Et de savoir que par vocation on est appelé à remplir ce rôle sacré, il y a là de quoi causer une grande joie, un grand bonheur et à faire apprécier de plus en plus la beauté, la grandeur, l'excellence d'une pareille vocation. Les rois, les riches, les clubs sociaux ont leurs chanteurs, leurs artistes, leurs musiciens. Combien davantage Dieu a-t-il le droit d'avoir les siens ?

*Cantores Domini !* Chantres du Seigneur ! Voilà la fonction, la profession de ces moines et de ces moniales. Oui, c'est un privilège et un grand privilège ; c'est un honneur et un grand honneur d'être appelés à remplir sur la terre un rôle qui se continuera au Ciel. Car si toutes les autres carrières se terminent avec la mort, il n'en est pas ainsi de celle de chantres du Seigneur. Eux continueront à réciter leur louange, à chanter leurs psaumes, leurs hymnes, leurs cantiques, dans cette autre partie de l'univers qui s'appelle le Ciel. Ils passeront du chœur de la terre au chœur du Paradis. *Vita mutatur, non tollitur.*

Mais à Rogersville, comme à Citeaux, comme à Clairvaux, comme à Mistassini et comme à Oka, les moines et les moniales ne font pas que prier. On travaille et on travaille beaucoup dans ces deux cités pacifiantes. Quand on écrira l'histoire de l'Eglise catholique dans cette partie des Provinces maritimes, il y aura un beau chapitre sur les activités des moines en terre acadienne. Comme ce n'est pas dans l'habitude de ces moines de dresser leur palmarès, il faudra qu'une plume étrangère vienne se documenter sur place.

Rogersville qui était comme Bethléem avant la venue du Sauveur, à peu près inconnue avant l'arrivée des moines cisterciens, est connue aujourd'hui dans toutes les Provinces maritimes. Le vin de messe et les hosties fabriquées par les Trappistes sont célèbres partout, de la Province de Québec au Cap Breton, en passant par les trois provinces maritimes. Les Pères ne font pas d'enseignement agricole *ex professo*. Cependant les gens de la région, en visitant les jardins potagers très fournis des religieux, ont appris d'une façon pratique et sur place comment améliorer leur méthode de culture. Au commencement,

## LE SENS DES FAITS

quelques-uns pensaient que les Pères et les Religieuses avaient des jardins très féconds en légumes et en fruits variés, parce que l'arrosage se faisait à l'eau bénite... mais les gens s'aperçurent bien vite que les résultats qu'ils venaient admirer étaient dus aux longs, aux méthodiques et persévérants efforts des moines. Après la prière, le travail est la vie du moine et de la moniale. Et ce travail des moines est d'autant mieux fait, avec ordre, avec perfection et avec rapidité que ces moines ne prennent pas de récréation. Tous les travaux variés qui s'accomplissent dans ces deux monastères : sciage du bois, cardage de la laine, battage du grain, élevage de 3 000 poules, reliure, fabrication des vêtements d'église, tous ces travaux se font en silence. Le silence est un grand facteur de succès dans tout travail. Le silence favorise l'application au travail et en assure ainsi plus facilement la bonne exécution. C'est ce triple résultat que l'on cherche à obtenir dans les manufactures, dans les industries : faire beaucoup, faire vite et faire bien.

Il y a longtemps que les Trappistes et les Trappistines ont obtenu ce résultat, dans leurs emplois et sur leurs terres par la pratique du silence. C'est là que l'on se rend compte que même au simple point de vue humain, le silence a une fécondité merveilleuse. Que de choses pratiques on peut ainsi apprendre à l'école de ces spirituels.

Vie de prière et de la grande prière, la prière liturgique, et vie de travail, voilà les deux continuelles occupations du cistercien.

Prière bien faite parce que c'est la prière par excellence, l'office divin ; travail bien fait parce qu'il est fait constamment avec et pour le patron, c'est-à-dire ici Dieu, voilà ce qui rend les journées cisterciennes des journées pleines et des journées heureuses.

La figure de ces moines (je ne puis vous parler de la figure des Trappistines, on ne les voit pas) est souriante et pacifiante.

Quand le 29 mai 1904, Mgr Richard parlant dans l'église de Rogersville, souhaitait la bienvenue aux premières Trappistines arrivées les jours précédents, il disait : « Nous sommes heureux de recevoir ces bonnes religieuses. *C'est une bénédiction pour nous.* Nous ferons en sorte qu'elles trouvent dans l'Acadie une autre patrie et nous tâcherons de les rendre aussi heureuses qu'on

peut l'être sur la terre». Mgr Richard avait parlé comme un homme qui connaît la valeur spirituelle et féconde des Ordres religieux dans une localité. Mais pour que les Trappistes et les Trappistines développent leurs activités bienfaisantes dans notre région, il leur faut des sujets en plus grand nombre. Jeunesse d'Acadie qui aimes la vie belle, la vie vertueuse, viens goûter cette belle forme de vie dans ces monastères de vie cistercienne, que la divine Providence a placés sur ton sol. Tu goûteras une vie des plus heureuses sur la terre et tu prendras le chemin le plus sûr pour passer de cette terre au Ciel. De *La Trappe* de Rogersville au Paradis la route est directe. C'est ce qu'un bon vieux frère convers du monastère de Rogersville déclarait il y a quelques années sur son lit de mort, en présence des Pères et des Frères réunis pour assister à ses derniers moments : « C'est une joie de mourir en pensant qu'on a été fidèle à sa règle toute sa vie » Jeunes gens qui désirez la vraie fortune, celle qui ne se perd jamais, parce que la garantie en est divine, prenez la route via *La Trappe* de Rogersville, Nouveau-Brunswick.

M.-V. MASSON, O. P.

*Pour que la France vive*

Depuis trois ans, nous sommes les témoins impuissants de la détresse et de l'humiliation de la France. Tous, nous avons tressailli au récit de ses souffrances et de ses angoisses. Et nous sommes près de rougir à la vue de nos foyers qui rayonnent parfois trop de chaleur et de nos tables qui laissent encore tomber beaucoup plus que des miettes. Qui n'a pas souhaité, dans son cœur, porter secours au peuple de France dont les cheminées sont sans feu et les tables sans pain ?

Si nous ne pouvons atteindre tout de suite nos frères de là-bas, écrasés sous la botte de l'ennemi, nous devons nous préparer à le faire aussitôt que la France aura été libérée. La voie est désormais ouverte à notre générosité. Nous pouvons donner tout de suite et sans limites. Rien ne sera refusé de ce qui peut sécher une larme, apaiser une douleur : matière première, tissus, produits alimentaires non périssables, savons, médicaments, etc. <sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> On est prié d'adresser tous les dons, en espèces ou en nature, à *Canada-France*, 266 ouest, rue St-Jacques, Montréal.

## LE SENS DES FAITS

La douleur de la France ne peut, chez nous, rester sans écho. Aussi nous obéirons avec enthousiasme au devoir impérieux que nous dicte notre esprit français. Nous voulons que la *France vive* et nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour que la « fille aînée de l'Église » reprenne, à l'heure fixée par la Providence, son rôle de lumière et de charité universelles.

Canadiens français, tendons à la France une main pleine et joyeuse.

Philippe DESCHAMPS, C. S. V.

## L'esprit des livres

---

Dom G. MERCURE, O. S. B. — « Rythmique grégorienne ». Edité par les moines Bénédictins de Saint-Benoît-du-Lac, P. Q., Canada. Presse Catholique Panaméricaine, Gardenvale, P. Q., Canada. Relié 22½ cm. III-253 pp.

Dom G. Mercure, O. S. B., présentait en ces termes, le 11 juillet 1943, une refonte entière de son solide ouvrage, *Rythmique grégorienne*, d'abord publié en 1937 : « Un seul livre pour toute la durée des études, qui fournisse un instrument de travail et réponde aux « pourquoi » les plus simples comme aux plus difficiles de l'art grégorien : tel est notre but » (p. III). Dom Mercure a substantiellement réalisé son idéal. Au terme de deux lectures très attentives, je n'ai regretté qu'une chose, la brièveté de l'œuvre : on aimerait voir chacun de ces chapitres, alertes, nerveux et condensés, développer encore longtemps les implications de leur contenu.

Dix chapitres occupent deux cent trente et une pages de ce volume. Ils envisagent successivement : une esquisse historique, l'écriture grégorienne, la gamme et les intervalles, la modalité grégorienne, le solfège grégorien, le rythme et la chironomie, le latin ecclésiastique, les notes d'ornement, les antiennes et les psaumes, enfin le répertoire grégorien. Ils sont suivis d'un questionnaire et d'un excellent index analytique.

Le chapitre VI, traitant du rythme et de la chironomie, est de beaucoup le plus important. Et c'est justice si l'on songe que le rythme est l'âme même de la musique, le matériel sonore lui étant subordonné. Après quelques fixations préliminaires sur la nature du mouvement sonore et la part de subjectivité exigée pour sa saisie d'ensemble, l'auteur étudie l'ordonnance du mouvement musical et les inflexions rythmiques jusqu'à leurs ultimes déterminations. Il explique, en la justifiant, l'extrême et subtile complexité de la phrase grégorienne à l'intérieur de son unité synthétique. Quelques indications précises sur la chironomie complètent la section.

Le chapitre IV, portant sur la modalité grégorienne, fait suite en importance au chapitre VI. L'auteur y envisage comparativement les modalités anciennes et modernes. Il développe comment les unes sont venues des autres, et note nerveusement, comme jadis Dom Mocquereau, la responsabilité de certains théoriciens médiévaux moins avertis vis-à-vis quelques anomalies apparemment inexplicables de la systématisation actuelle.

En résumé (car l'espace restreint interdit la poursuite de cette analyse), Dom Mercure offre un très beau livre au public canadien. On y trouve une vaste matière solidement charpentée, présentée avec simplicité, concision et bon goût. A chaque pas de l'exposé théorique, exemples, graphiques, synopses et exercices pratiques contraignent le lecteur à digérer la doctrine. Une masse de détails utiles, parfois pittoresques, s'accroche aux démarches fondamentales. Par ailleurs, le papier est de qualité, la reliure

## L'ESPRIT DES LIVRES

solide ; les caractères choisis et la disposition typographique sont excellents. C'est donc en leur plaisant que le volume de Dom Mercure servira hautement aux Maîtres de chapelle, aux organistes, aux étudiants en chant, à quiconque enfin voudra pénétrer et approfondir l'incomparable génie grégorien.

*Richard-M. Mignault, O. P.*

R. P. LORENZO GAUTHIER, C. S. V. — « Maman médite ». Montréal, Editions Fides, 1943. 17 cm. 152 pp.

Un petit livre dont le format et la présentation invitent à la lecture. Il semble court et facile, et est en réalité tout plein de choses que, le texte une fois refermé, chaque maman gardera volontiers dans son cœur pour son propre avancement spirituel et pour le plus appréciable profit de son foyer.

*Albert Lacroix*

R. P. JACQUES TREMBLAY, S. J. — « Constantes ». Montréal, Editions Fides, 1943. 17 cm. 104 pp.

Cent pages de directives précises, solidement étayées et des plus opportunes pour que notre catholicisme ne devienne point exsangue.

*Albert Lacroix*

« Cahiers du témoignage chrétien : France, prends garde de perdre ton âme ». Extraits choisis et commentés par Paul Vignaux. New York, Editions de la Maison Française, 1943. 19.5 cm. 176 pp.

Le premier des *Cahiers du témoignage chrétien* a été reproduit par procédé anastatique et largement répandu au Canada. Beaucoup de nos lecteurs ont pu ainsi en prendre connaissance. Ils trouveront dans le présent recueil des extraits de neuf de ces *Cahiers*, accompagnés d'un émouvant commentaire par M. Paul Vignaux.

*Claude Clément*

T. R. PÈRE LOUIS LACHANCE, O. P. — « Philosophie du Langage ». Ottawa-Montréal, Editions du Lévrier, 1943. 23 cm. 216 pp.

Une plume plus autorisée que la mienne rendra compte bientôt, dans la R. D., de ce récent ouvrage du T. R. P. Louis Lachance. Mais il me sera permis de me faire l'écho de tous ceux qui désirent éclairer les sources et les bases de leur culture générale en déclarant que voici un maître livre.

L'auteur s'y applique à découvrir, par un recours direct et constant aux lumières de la philosophie, les profondeurs auxquelles s'amorce la

parole humaine. Il retrace ensuite les formes qu'elle assume, puis précise sa nature, sa finalité, ses rapports avec la pensée abstraite, ses *droits de cité* dans notre vie et notre activité d'homme.

Il serait cruel d'insister sur l'absence de telles recherches dans notre monde philosophique canadien de langue anglaise comme d'expression française jusqu'à 1943. Mais ce n'est que stricte justice de signaler l'initiative du P. Lachance en même temps que son indubitable succès. Car même dans la littérature européenne sur le sujet, il manquait un ouvrage d'ensemble, écrit par un auteur aussi familier avec la plus saine philosophie scolastique qu'avec les données les mieux contrôlées de la science actuelle. Cette fois, la tâche est accomplie.

Je ne puis, en ces quelques lignes beaucoup trop brèves, suivre le T. R. P. Lachance dans ses érudites, originales et pénétrantes études. Tout au long de son enquête puis de sa synthèse, on admire l'étendue de l'information, l'équilibre des jugements, la vivante clarté des exposés et des conclusions. Tout est présenté avec une hauteur de vues, un sens des proportions, une connaissance de la documentation philosophique et scientifique, une justesse de ton enfin, auxquels il faut rendre hommage.

Le chapitre neuvième et ultime sur *Le Bilinguisme* (pp. 205-214) condense un enseignement que le T. R. P. Lachance avait eu l'occasion d'exposer en détail et qui fut ensuite endossé pleinement par M. Etienne Gilson pendant un de ses séjours en Amérique.

*A. Papillon, O. P.*

Abbé Arthur MAHEUX — « Pourquoi sommes-nous divisés ? »  
Montréal, Editions Beauchemin, 1943. 18.5 cm. 224 pp.

Une collection de faits, de réflexions, de rectifications, qui ne sont point paroles d'Évangile, mais qui réclament une considération sérieuse et irénique. Puisse M. Maheux réussir à remonter le courant qui se fait jour plus que jamais, ces temps-ci, dans une partie importante de la presse anglo-canadienne et qui pourrait se résumer comme suit : « si le dualisme ethnique était un FAIT dans tout le Canada, alors on pourrait poser la question d'égalité de traitement et de redressements opportuns ; mais tel n'est point le cas... » Et l'immigration d'après-guerre risque fort de contribuer à ce qu'il le soit encore moins.

*Yves Filfe*

Marie de VILLERS — « Réponse à Désespoir de Vieille Fille ».  
Montréal, Les Editions Beauchemin, 1943, 18.5 cm. 124 pages.

On ne s'étonnera pas qu'un livre écrit en sept jours n'ait que la valeur, nécessairement inégale, d'une bonne improvisation. Dans cette course éperdue vers le point final, l'âme et l'intelligence ont eu moins à dire que la mémoire et l'imagination. Mais il faut reconnaître que ces facultés ont grande allure chez Marie de Villers. Ce qu'elles dictent n'est jamais ennuyeux ou plat, jamais loin non plus du cœur et de l'âme. On peut le

vérifier à la résonance plus encore qu'à la signification des mots. C'est juste et plein comme un beau son de cloche qui se prolonge et meurt imperceptiblement. Quelque chose d'aérien et de déployé qui contraste vivement avec la manière souterraine et imbriquée de Mlle Tardif.

Dans cette œuvre-éclair où la mémoire et l'imagination ont été les principales pourvoyeuses, la mémoire de Marie de Villers, à elle seule, aurait pu suffire à jeter de la variété et de l'imprévu dans un genre évidemment guetté par la monotonie. Il serait curieux de compter le nombre d'auteurs français et anglais qu'elle réussit à citer au cours de ces 124 pages. Pour vous donner une idée de la diversité, en voici quelques-uns pris au hasard : Dante, Léonard de Vinci, Thérèse d'Avila, Papini, Merejkowski, Ruskin, Faber, Thomas Gray, Longfellow, François de Sales, Péguy, Valéry, Léon Daudet, Théo. Gautier, Roger Duhamel, Père C. Forest, O. P., Guy Sylvestre, Charles Maurel, etc. Cet éclectisme étonnant tombe d'ailleurs assez juste. Je n'y relève que quelques présences inexplicables comme cette pensée misérablement fautive d'un écrivain par ailleurs très grand : « L'orgueil les conseilla. Il est, chez les hommes de l'esprit, une nécessité vitale » (Valéry).

Mais ces fréquents emprunts, cet empressement à donner la parole aux écrivains qui habitent sa mémoire ne sauraient être mis au compte de l'indigence. Marie de Villers invente avec la même facilité qu'elle cite. Après quelques pages, il devient évident que la riposte lui est un jeu. Toujours rapide et primesautière, elle est souvent pleine de sens et vaut par elle-même, sans référence au texte auquel elle répond. Permettez-moi de vous en transcrire quelques-unes.

*« Dieu concède la gloire aux plus humbles de ses saints. Il abandonne à leur stérilité les pierres qui ont meurtri leurs pieds ou tenté de les faire trébucher ».*

*« Les morts sont vivants dans le cœur de qui se souvient et aime encore ; plus vivants, en vérité, que maints chauds et stupides personnages encore grouillants à vos côtés. Le mort vit parce qu'il est entré dans la vérité ».*

*« La mort est le courage d'un instant. La vie est le courage de plus d'une mort et de milliers d'instant ».*

*« La capacité de souffrir est un privilège, et tel jour serait vide dans vos souvenirs, comme vis-à-vis de Dieu, s'il n'était marqué de quelque grande épreuve acceptée ».*

Malheureusement, tout *Réponse* n'est pas de cette qualité et de cette tenue. Quelques braves gens se sont scandalisés de la cruauté de Marie de Villers. On lui reproche de frapper sans modération, et ce reproche est en partie mérité. Nous aurions souhaité une sourdine à certaines ripostes. Ce n'est pas là toutefois le défaut dominant de *Réponse*... Il faut le chercher ailleurs, sur le plan intellectuel, dans un manque trop fréquent de pertinence. Trop souvent le lien nous échappe. Impossible de trouver un rapport formel entre les alinéas correspondants. Je concède qu'une réponse puisse être très pertinente sans être directe et explicite. Le genre admet beaucoup de fantaisie, et quand Marie de Villers répond par « Si, si ! » à l'absurde « Les... n'ont rien à envier aux Pasquier », j'en suis enchanté. Et j'applaudis encore, si à l'inintelligibilité évidente du logogriphe, on répond

avec vivacité : « Evidemment vous êtes une habile joaillière de mots. Quant au sens, ici encore, on peut toujours courir après ». Remarque trois fois méritée. L'obscurité arbitraire et probablement calculée étant le vice capital de Mlle Tardif, j'aurais même aimé que l'on dénonçât davantage cette singerie de la profondeur par le charabia.

Tant qu'il y a lien formel, même ténu, entre les alinéas correspondants notre plaisir dure, mais n'arrive-t-il pas trop souvent qu'il n'y ait plus entre les deux qu'un rapport matériel de mots. On dirait d'un tir à l'aveugle, et c'est lorsque le texte de Mlle Tardif devient plus digne de redressement que cela nous étonne et nous déçoit davantage. Je ne donnerai qu'un exemple de cette impertinence logique. *Désespoir* dit : « La fausse promesse de l'amour », et *Réponse* de s'emporter contre les maris incompetents : « La maladresse de certains époux ! Tant de mes amies s'en plaignent que l'idée me vient souvent d'adresser, par poste recommandée, *Les Droits de la Femme à l'Amour à ces incompetents* ». Quand tous les maris du monde auraient lu et médité *Les Droits de la Femme à l'Amour* ou *The Torch of Life*, l'amour cesserait-il pour cela d'être « une fausse promesse », une promesse qui n'est jamais tenue ? Je conviens que la compétence *maritale* pourrait alléger la vie de bien des épouses, mais la racine de l'illusion n'est pas dans l'ignorance d'une technique, et il me semble que la locution plaintive ou dépitée de Mlle Tardif nous invite à regarder plus haut. N'aurait-il pas fallu dire : L'amour est une fausse promesse pour ceux qui en attendent ce qu'il ne peut pas donner, c'est-à-dire le bonheur, mais l'Amour, Lui, ne trompe jamais ceux qui se livrent dans la vérité de leur cœur ?

Malgré quelques faiblesses, dues sans doute à la précipitation (n'oublions pas qu'il a été écrit en sept jours), le livre de Marie de Villers triple l'intérêt qu'on aurait pris à la lecture du seul ouvrage de Mlle Tardif. Outre qu'il nous apporte le plaisir d'un piquant contraste entre deux esprits et deux manières, il nous force à une supputation, à un discernement que sans lui nous n'aurions assurément pas mené aussi loin. Il nous récrée et nous enrichit.

Gabriel-M. Lussier, O. P.

Alice LÉVESQUE-DUBÉ — « Il y a soixante ans ». Montréal, Editions Fides, 1943. 18.5 cm. 158 pp.

Détails de la « vie quotidienne et familière » dans la campagne québécoise au siècle passé. Toutes les bribes en sont recueillies avec un soin pieux. A travers le réseau de ces menus souvenirs narrés avec la fidélité du cœur, apparaît l'âme limpide qui a conduit la plume.

Claude Clément

## LES RECENSIONS DU MOIS...

|  |        |
|--|--------|
| Maman médite, <i>par Lorenzo Gauthier, C. S. V.</i> .....                  | \$0.60 |
| Constantes, <i>par J. Tremblay, S. J.</i> .....                            | .40    |
| France, prends garde de perdre ton âme,<br><i>par Paul Vignaux</i> .....   | 1.25   |
| Philosophie du Langage, <i>par Louis Lachance, O. P.</i> .....             | 1.50   |
| Pourquoi sommes-nous divisés ?, <i>par l'abbé A. Maheux</i> .....          | 1.00   |
| Réponse à Désespoir de Vieille Fille,<br><i>par Marie de Villers</i> ..... | .75    |
| Il y a soixante ans, <i>par Alice Lévesque-Dubé</i> .....                  | 1.00   |

## NOUVEAUTÉS

|   |        |
|---|--------|
| Maggy, <i>par M. Lekeux</i> .....   | \$1.00 |
| La harpe de Saint François, <i>par Timmermans</i> .....                             | 1.00   |
| Vie et effigies, <i>par Langlais-Campagna (2 volumes)</i> .....                     | 1.60   |
| Histoire de la Chine, <i>par René Grousset</i> .....                                | 1.50   |
| Le Golgotha de la Vierge, <i>par Nazaire Faivre</i> .....                           | .90    |
| Pour avoir confiance, <i>par Mère Mary Loyola</i> .....                             | 1.00   |
| Notre-Dame dans ma vie, <i>par V.-M. Bernadot, O. P.</i> .....                      | 1.00   |
| De l'Eucharistie à la Trinité, <i>par V.-M. Bernadot, O. P.</i> .....               | .50    |
| Le rôle social de l'ingénieur, <i>par G. Lamirand</i> .....                         | 1.00   |
| Spécialisation et unité en Action catholique .....                                  | 1.00   |
| Les Allemands, <i>par E. Ludwig</i> .....   | 2.50   |
| Le Canada, Puissance internationale, <i>par André Siegfried</i> .....               | 1.50   |
| Le Carême sanctifié, <i>par P. Wittebolle</i> .....                                 | .50    |
| Méditerranée, destinée d'une mer, <i>par E. Ludwig (2 volumes)</i> .....            | 4.00   |
| Notre-Dame, <i>par C. Péguy</i> .....   | .40    |
| Ce que Jésus voyait du haut de la croix, <i>par A.-D. Sertillanges, O. P.</i> ..... | 1.25   |

Tél. CRescent 4137

**MAISON JOSEPH CORBEIL**  
MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert



*Avec les compliments de*

**THE SHERWIN-WILLIAMS Co.**  
*of Canada, Limited*



2875, rue CENTRE

MONTREAL

Wilbank 7121

V....

**LE DROIT**

le grand quotidien français de la capitale du Canada, est non seulement l'organe officiel des Canadiens français d'Ottawa et de tout l'Ontario, il est aussi le journal quotidien français ayant la plus forte circulation dans tout l'Ouest de la Province de Québec. Par delà la rivière Outaouais, dans les comtés de Papineau, Hull, Gatineau et Pontiac, sur les bords de La Lièvre comme le long de la Gatineau, dans le Témiscamingue comme dans les régions minières de l'Abitibi, partout circule LE DROIT, le seul quotidien français publié à l'ouest de Montréal. Pour les meilleures nouvelles de la capitale fédérale et tous renseignements sur l'activité des vôtres dans cette partie du pays abonnez-vous au journal LE DROIT, 98, rue Georges, Ottawa.

*Achète bien  
qui achète chez*

**Dupuis Frères**  
LIMITÉE

*Au service du public  
depuis 1868*

Tél. HARbour 7251

Ouvert jour et nuit

LA PLUS GRANDE PHARMACIE  
DE DÉTAIL AU MONDE

## PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

SERVICE RAPIDE  
NE FERME JAMAIS

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,  
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

*Zenith*  
INC.

## Peinture de haute qualité

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. ATLantic 1988

Manufacturiers spécialistes  
d'ornements d'églises et accessoires  
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

### ARTHUR GUYOT, ENRG.

1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577

MONTRÉAL

- NOS TABERNACLES
- SONT EXCLUSIFS EN
- MODÈLE ET QUALITÉ

Atelier et Bureau :

Tél. DOLLard 4694 \*

6641, rue Saint-Hubert  
Montréal

*Charbonneau*  
LINGERIE  
LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

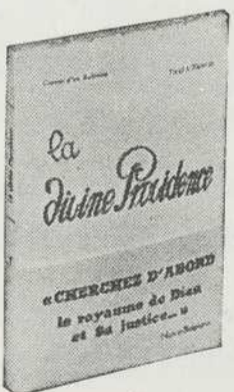
1 4 8 0 - 9 0  
Mt-Royal est

*M* **MESSIER** *Limitée*

J.-E. CADIEUX, PRÉS.

J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

32 rayons  
FAlkirk 3541



*La*  
**Science d'aimer**

AMOUR - AMITIÉ - BONHEUR

par PAUL L'ERMITE

Un volume de 220 pages — PRIX : \$1.00

*Deuxième édition — Quatrième mille*

*La foi vivante*

par PAUL L'ERMITE

PRIX : \$0.75

*Deuxième édition — Quatrième mille*

*La*  
**divine Providence**

par PAUL L'ERMITE

PRIX : \$0.75

*En vente à :*

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE  
MONTREAL  
TÉL. EL. 4677

95, AVENUE EMPRESS  
OTTAWA  
TÉL. 2-7363

## SUR LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE...

|  |          |        |
|--|----------|--------|
| Histoire de la Province de Québec, <i>par R. Rumilly</i> (11 vol.) | chacun   | \$1.25 |
| Collection des ouvrages Berthe Bernage : « Brigitte » (5 vol.)     | chacun   | 1.00   |
| Collection des ouvrages de Cécile Jéglot :                         |          |        |
| « L'art d'être... » (6 vol.)                                       | chacun   | 1.00   |
| Collection des Pasquier, <i>par G. Duhamel</i> (10 vol.)           | chacun   | 1.25   |
| Collection Comtesse de Ségur, pour jeunes et vieux (12 vol.)       | chacun   | .40    |
| Collection des ouvrages de Paul l'Ermitte (3 vol.)                 | la série | 2.50   |
| Collection « Méthodes scientifiques dans l'éducation » (4 vol.)    | chacun   | 1.50   |
| Collection « Chanoine Glorieux » (8 vol.)                          | la série | 4.75   |
| Collection « Jagot » (4 vol.)                                      | chacun   | 1.25   |
| Collection « Stall » (4 vol.)                                      | chacun   | 1.25   |
| Collection « Vérine » (2 vol.)                                     | chacun   | 1.25   |
| Collection « Viollet » (7 vol.)                                    | la série | 4.00   |
| Collection « Les grandes aventures » (6 vol.)                      | chacun   | .40    |
| Collection « Signe de Piste » (9 vol.)                             | chacun   | .75    |
| Collection « Labrecque » (7 vol.)                                  | la série | 2.50   |
| Collection « Péguy » (5 vol.)                                      | la série | 2.60   |
| Collection « Récits canadiens » (8 vol.)                           | chacun   | .40    |
| Collection « Romans et légendes » (20 vol.)                        | chacun   | .25    |
| Collection « Romans missionnaires » (4 vol.)                       | la série | 1.00   |
| Collection « Pour la jeunesse » (4 vol.)                           | la série | 1.00   |
| Collection « Les Belles Histoires » (4 vol.)                       | la série | 1.00   |
| Collection « Biscotin » (4 vol.)                                   | la série | .60    |
| Collection « Pluck » (3 vol.)                                      | la série | 1.50   |
| Collection « Albums de la Jeunesse » (10 vol.)                     | la série | 1.50   |

*Consultez notre catalogue général pour choisir vos volumes*

*En vente à :*

### LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE  
MONTRÉAL  
TÉL. EL. 4677

95, AVENUE EMPRESS  
OTTAWA  
TÉL. 2-7363



LES ÉDITIONS DU LÉVRIER



OTTAWA • MONTRÉAL

Le Carême avec Marie:

# NOTRE-DAME DANS MA VIE

par le R. Père BERNADOT, O. P.

*Un ouvrage aussi dense,  
aussi simple, aussi doctrinal  
et pieux à la fois fera  
certainement aux âmes  
un bien profond.*

Un volume de 208 pages

**PRIX : \$1.00**

*En vente à :*

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE  
MONTRÉAL  
TÉL. EL. 4677

95, AVENUE EMPRESS  
OTTAWA  
TÉL. 2-7363

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILLINOIS 60637  
TEL: 773-936-3700  
FAX: 773-936-3701  
WWW: WWW.CHEM.UCHICAGO.EDU

